

L'auditoire



LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

SOCIÉTÉ

**LES ROBOTS
MÉDECINS**

CAMPUS

**LES SCIENCES
HUMAINES**

CULTURE

**UN ROCKEUR
PROMETTEUR**

DOSSIER

Culture et technologies

La création à l'ère du numérique



Julie Collet



DOSSIER

Dans le présent numéro, *L'auditoire* consacre un dossier à l'influence de la technologie sur les modes de transmission et consommation culturelles. Un thème fortement en lien avec le développement, toujours plus rapide, du format numérique et qui permet également d'aborder, de manière

transversale, des questions telles que celles de la propriété intellectuelle, des droits d'auteur ou du piratage. Finalement, il s'agira de se demander si la diversification des supports culturels rime avec une certaine démocratisation de la culture au sens large.

04
Interviews de Manuel Sigrist et Gaël Hurlimann

06
Les retransmissions culturelles au cinéma

La 3^e Scène de l'Opéra de Paris

07
Netflix

L'Histoire vue par les séries

08
Les expositions virtuelles

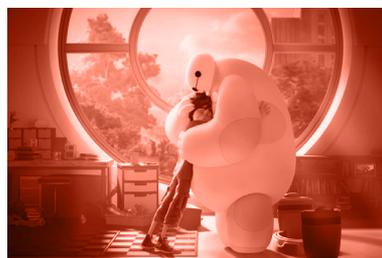
09
Instagram et la démocratisation de la photographie

La génération Snapchat

10
La réalité virtuelle

11
Apprendre par les MOOCs

Les Humanités Digitales



SOCIÉTÉ

12
Internet pour tout le monde

Chronique satirique

13
Le nucléaire en Suisse

14
Du futur de la médecine

Tsépakoi



CAMPUS

16
Haro sur les sciences humaines et sociales

Unipoly

17
Exploration de la violence au Musée de la main

Humanitarian Tech Hub: science et humanitaire



FAE

15
Unilive côté logistique

Les taxes en Valais



SPORT

18
Cyclisme et vélos électriques

La synchro masculine



CULTURE

20
Les Editions de la Marquise

Que devient J. K. Rowling?

21
Félix Rabin, rockeur prometteur

Fécule, édition 2016

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MECHANT

REMERCIEMENTS
LE GÉNÉRAL DE GAULLE, FRANCISCO ET SES JEUX (MERCRI POUR CE MOMENT), LE GÉNÉRAL TROIS GAULLE, MAXIME QUI S'EST BARRÉ VRAIMENT BIEN AVANT LA FIN (NORMAL, C'EST UN FRANÇAIS), LE GÉNÉRAL QUATRE GAULLE (DONT UNE EN FIBRE DE VERRE), HONORE DE BALZAC, MANUEL SIGRIST (POUR DE VRAI PARCE QU'IL EST VRAIMENT TROP COOL), ENCHANTE DE VOUS CONNAÎTRE DE BALZAC, ALAN DELON, SA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE, LES FILS DE PUITE.

L'AUDITOIRE

N° 232
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MAXIME FILLIAU, THIBAUD DUCRET, AUDREY BOVEY, FANNY UTIGER, LAURENNE BADOUX, OPHELIE SCHAEFER, JULIE COLLET, EMMANUELLE VOLLENWEIDER, VIRGINIE BERTONCINI, VALENTINE MICHEL, ANTOINE SCHAUB, FREDERIC HENRY, ADRIANE BOSSY, DIANE BLANCHARD, XAVIER CREPON, LORRAINE MALHERBE, ELISA DA COSTA VILAR, GUILLAUME GUENAT, JULIE BIANCHINI, DYLAN JATON, ALEXANDRE JEWELL, VICTOR COMTE, ALVIN OCCELLI, JEREMY BERTHOUD, SANDRA WILLHALM, ADRIEN MIOUÉU

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE

MATTEO KNOBEL

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
THIBAUD DUCRET, MAXIME FILLIAU

DOSSIER

AUDREY BOVEY

CAMPUS ET SPORT

OPHELIE SCHAEFER

SOCIÉTÉ

LAURENNE BADOUX

FAE

OLIVIA MARINCEK

CULTURE

FANNY UTIGER

GRAPHISME

JULIE COLLET

En direct *live* de mon bain

«*Damn it!*» lâche-t-il, lorsque la pierre lui frôle la tête, avant de s'écraser sur un bouclier. Pour seule réponse, il obtient un «*Proojectiles!*» sortant du mur de protections qu'il longeait.

Cette scène est issue d'un des derniers reportage du très sérieux *Vice News*. Se baladant en plein cœur de la capitale française, dans une version bien moins romantique que *Midnight in Paris*, le journaliste se fait filmer, en commentant la manifestation contre la loi du travail, par le biais de l'outil *live* de Facebook. Au milieu des jets de bombes de peinture, des banderoles et des slogans, il tente courageusement de faire de son intervention un commentaire utile (ce qui s'avère un vrai défi lorsque le gaz lacrymogène vous chatouille les narines et les yeux).

Vers l'immersion

Scrollant compulsivement votre fil d'actualité Facebook, ce spectacle ne peut que vous arrêter. Il n'est d'ailleurs pas le seul. Depuis l'apparition du *live* Facebook, une foule de personnalités, d'organisations ou de politiques utilisent cet outil. De l'entraînement de Lindsay Vonn en Nouvelle-Zélande au faciès de Ricky Gervais prenant son bain, le direct vous emmène dans une situation brute et réelle. Tellement réaliste que l'on en accepte dorénavant les errements du reportage (les temps morts, les fameux aléas du direct, à l'image de la petite andouille qui colle sa pancarte devant l'objectif...) jusqu'à présent proscrits.

Le journaliste dans son reportage contrôlé, un peu surexcité lorsqu'il décrit son environnement sentant encore la cordite, ou celui qui prend un air policé lorsqu'il vous emmène dans les couloirs d'un hôpital bombardé à Ramadi, est-il amené à disparaître? *Exit* la version lisse et cohérente au profit une version «terrain», où le journaliste montre qu'il doit faire face à une série d'imprévus. Toutefois, la qualité du reportage dépend de l'environnement et des

événements filmés. La situation frise parfois le ridicule, à l'image de la journaliste d'*AJ+* ouvrant son reportage sur des affrontements en Cisjordanie, qui se filme en *face cam*... en masque à gaz, rendant quasi inaudible le traditionnel «*Hey guys...*» d'ouverture. Instant d'autant plus risible quand la reporter se tourne vers son accompagnateur qui fume tranquillement sa cigarette en attendant l'évolution des événements.

Si ce format fait monter l'adrénaline des journalistes et du public en construisant un univers qui en vient à exagérer le réalisme, il peut aussi gravement la faire chuter. Ainsi, le jour



Le reportage de terrain selon *AJ+*.

suivant la manifestation parisienne, *Vice News* a réitéré l'expérience de l'immersion dans un mouvement social en suivant un défilé de professeurs à Chicago. Il en résulte 15 minutes d'improvisation à suivre le cortège, dont la moitié consiste en une interview d'une manifestante choisie au hasard. Difficile d'imaginer un entretien de 7 minutes, assez ennuyant et peu informatif, dans le même contexte au TJ.

Mais pour quels résultats?

La pratique du *live* pose donc bien des questions. Peut-on y voir un réel travail de reporter? La vérification des sources et le recul sur la situation afin d'analyser un sujet sont ici impossibles. Plonger au cœur d'un événement tout en le diffusant en direct

amène pour seule vraie plus-value de rendre la récolte d'informations plus transparente et facilite la compréhension de situations souvent complexes. A l'heure où le doute s'installe quant à la qualité de certains travaux journalistiques et leur potentiel manque de partialité, ce format devient néanmoins intéressant pour les médias.

Le concept de reportage immersif fait lentement son chemin

La capacité d'être projeté «là où les choses se passent» offerte par la technologie et les réseaux sociaux est en passe de se renforcer. Ainsi, le concept de reportage immersif fait lentement son chemin, dans des conditions parfois plus innovantes encore. Par exemple, Chris Milk et Spike Jonze ont réalisé le reportage *Millions March*, dans lequel ils suivent un défilé contre les violences policières à New York pour *Vice News*, à l'aide d'un dispositif de film à 360°. Le résultat se visionne à l'aide d'un casque de réalité virtuelle, permettant d'évoluer dans l'événement comme un manifestant lambda.

Si l'immersion par le *live* de Facebook (ou toute autre application du même genre, comme PériScope) paraît pour le moment hasardeuse, il ne fait aucun doute que le public et les médias en tout genre vont continuer sur cette voie. Ainsi, dans la mentalité «qui ose, gagne», *Vice News* et *AJ+* font figure d'avant-gardistes. Mais cette pratique reste toutefois à développer et à questionner, notamment sur sa capacité à réellement analyser une situation plutôt qu'à l'éclairer. D'autant que ce format innovant, qui nécessite peu de ressources et génère un fort trafic sur les réseaux et sites web, ce qui ne manquera pas d'aiguïser les appétits des médias, y compris les plus conservateurs. •



«Le musée évolue avec les pratiques des artistes»

Interview avec Manuel Sigrist

INTERVIEW • Manuel Sigrist est chargé de projets web et nouveaux médias au Musée de l'Élysée. Son rôle concerne autant des questions de communication digitale et de community management que des projets de numérisation et de valorisation liés aux expositions du musée. Selon lui, il est nécessaire que chaque institution culturelle se positionne par rapport au numérique et définisse avec intelligence ce qu'elle souhaite absorber et comment. Rencontre.

Quelle utilisation le Musée de l'Élysée fait-elle du numérique et des réseaux sociaux ?

Nous faisons un usage assez large du numérique, tant pour la communication que la médiation, les collections ou les expositions. Dans ces domaines, le web joue un rôle de plus en plus important. Nous communiquons évidemment sur nos activités, nos événements et sur la vie du musée en général.

Qu'en est-il de l'utilisation du numérique en termes de support artistique ?

Le domaine est encore assez expérimental chez nous. Mais cela fait partie de l'évolution du médium photographique. En l'espace de 150 ans, nous sommes passés de longs temps de pose (trente minutes à une heure pour un daguerréotype) à une ultra instantanéité avec les réseaux sociaux. Tant la création de l'image que sa diffusion ont radicalement changé. Le musée évolue avec les pratiques des artistes

qu'il expose et collectionne. Nous présentons de plus en plus de projets qui intègrent les réseaux sociaux. Je pense par exemple à la série *Following* (une galerie de portraits créée à partir de Twitter) de Martyna Pawlak, que nous avons présentée dans l'exposition *reGeneration3* en 2015.

A l'heure actuelle, les institutions culturelles telles que les musées peuvent-elles perdurer et conserver leur public sans prendre le virage du numérique et des nouvelles technologies ?

L'industrie de la musique et les médias nous l'ont montré, il faut prendre le virage du numérique, d'une manière ou d'une autre. En tant qu'institution dédiée à la photographie, le Musée de l'Élysée doit aussi tracer sa courbe. La question n'est donc pas de savoir s'il faut prendre ou non ce virage, mais plutôt de savoir comment on le négocie. Le numérique peut offrir de formidables terrains de jeu pour les musées et les

institutions culturelles en général. Pourquoi s'en priver ?

Face au numérique, qu'en est-il des droits d'auteur et de la propriété intellectuelle ? Une œuvre est-elle toujours la propriété exclusive de son auteur ?

Il faut sans doute distinguer propriété et usages. Il est évidemment impossible de faire du cas par cas, mais nous sommes encore loin d'un consensus acceptable. L'évolution des droits d'auteur et de la propriété intellectuelle ne doit pas se focaliser exclusivement sur les besoins du marché. Je pense qu'une œuvre reste la propriété de son auteur, en revanche, ses usages, les conditions qui les accompagnent, doivent être mieux définis face à la multiplication des supports et des modes de diffusion. Le droit d'auteur et les droits d'utilisation forment un champ d'investigation passionnant. Les licences Creative Commons ou les notions de *fair-use* (usage raisonnable) proposent des alternatives qu'il faut explorer. C'est un débat qui doit être porté au niveau de la société, car c'est aussi une question d'accès au patrimoine commun qui est en cause.

Quels sont, dans l'immédiat, les principaux enjeux pour le processus de diffusion culturelle ?

Difficile d'être exhaustif. L'argent, très certainement, et à bien des niveaux. Travailler avec les nouvelles technologies n'est de loin pas gratuit et les budgets ne sont pas infinis. Produire, valoriser et diffuser des contenus digitaux a un coût certain. La formation et les compétences également. Les métiers liés aux nouvelles technologies fleurissent dans les musées. Ces nouveaux champs de compétences doivent être pris en compte par le management. Le maintien des contenus numériques sur la longue durée constitue aussi un enjeu crucial.

Comment garantir que les contenus digitaux (ou du moins une partie d'entre eux) seront toujours accessibles dans quelques années ? A l'heure actuelle, je connais peu d'institutions culturelles qui ont inscrit cette notion de durabilité dans leur stratégie de contenu.

L'arrivée du numérique ne risque-t-elle pas de dénaturer l'essence même de la culture ?

Je ne pense pas que le numérique participe à la dénaturation de l'essence de la culture. Si on regarde aujourd'hui ce qui se passe dans le monde de la photographie, ou de la littérature, les nouveaux outils et les nouvelles pratiques issues du numérique sont synonyme de dynamisme. Les réseaux sociaux peuvent être des terrains de jeu magiques tant pour l'image que l'écrit. Le regain d'intérêt pour les procédés photographiques anciens doit par exemple beaucoup à l'esthétique des filtres d'Instagram.

Quels sont alors les risques encourus par la culture ?

Le secteur culturel ne doit pas se laisser phagocyter par l'industrie du numérique. Leurs intérêts peuvent être antagonistes. La « marchandisation de la culture » par le biais du numérique est un sujet de controverse. Les systèmes de monétisation sont toujours plus développés, et les principaux canaux de diffusion génèrent beaucoup d'argent grâce aux contenus culturels, sans forcément reverser leur part aux créateurs. Regardez ce qu'il se passe avec Spotify par exemple. Cela pose des questions éthiques assez importantes, entre autres parce que les modèles économiques liés aux nouvelles technologies peuvent être très opaques. •



Paul Pacitti / L'Art Comierce 2016

Manuel Sigrist : «Il faut prendre le virage du numérique d'une manière ou d'une autre.»

Propos recueillis par Audrey Bovey et Thibaud Ducret

«La technologie ouvre des champs qui n'existaient pas il y a dix ans»

Interview avec Gaël Hurlimann

INTERVIEW • Actuellement rédacteur en chef numérique pour *Le Temps*, *L'Hebdo* et le *Bolero-Edelweiss*, rachetés par le groupe Ringier AG, Gaël Hurlimann a, au cours de sa carrière, contribué à l'élaboration de stratégies digitales pour plusieurs acteurs majeurs à l'échelle suisse et internationale. Face au développement de la technologie, il nous livre sa vision du développement de la presse et de la culture en général.

Quels sont, de manière générale, les changements que la technologie peut provoquer sur les modes de production et de consommation culturelles?

Selon moi, le point le plus intéressant ne touche pas le processus de consommation culturelle, mais les modes de fabrication. Tout ce qui touche à la co-création, à la volonté de tester des idées en ligne plutôt que de proposer un produit fini au public. Je trouve ça assez passionnant. On peut par exemple citer les auteurs qui tiennent un blog et qui, au fur et à mesure, développent de nouvelles pistes pour leur prochain roman. Grâce à internet et à la technologie, une immense connaissance culturelle est mise en partage, les artistes ont alors la possibilité de la réutiliser ou d'y contribuer. Ça ouvre des champs qui n'existaient pas il y a dix ans.

À l'heure du numérique, la technologie participe-t-elle à un processus de démocratisation de la culture au sens large?

On le voit au *Temps*, il y a un vrai potentiel pour les secteurs culturels relativement cloisonnés. Les réseaux sociaux représentent alors une véritable caisse de résonance. Si vous voulez, en Suisse romande, lancer un journal ou un magazine destiné aux amateurs de performances artistiques, il sera certainement difficile de fidéliser un lectorat. En revanche, quand on poste une vidéo sur Facebook d'un artiste qui s'appelle Yann Marussich, qui se couche dans des baignoires de verre pilé, ça attire une immense audience, et pas uniquement en Suisse.

Les réseaux sociaux semblent également donner plus de poids au public. Quelle est l'influence

de ce nouvel état de fait sur le rapport du créateur à son audience et inversement?

Ça a justement été un cap très important vis-à-vis de la rédaction. Pour les journalistes, être ouverts au dialogue est un signe de qualité. Si *Le Temps* est marqué politiquement sur un côté ou l'autre de l'échiquier, il compense cette orientation en se présentant comme ouvert au dialogue avec des lecteurs d'opinions divergentes. La discussion casse l'image élitiste ou arrogante que peut avoir un média ou un créateur culturel. Ceux qui ne l'ont pas encore compris sont un peu mal barrés pour la suite, dans le sens où ce dialogue est attendu par une audience qui est loin d'être passive et participe à l'amélioration de nos produits.

Que voulez-vous dire lorsque vous affirmez que le public participe à l'amélioration d'un contenu culturel?

Le mieux c'est quand c'est un peu l'aller-retour. Par exemple, on publie un article sur Facebook et on reçoit de nombreux commentaires, ce qui nous donne de nouvelles pistes pour l'écriture d'un autre article. On entre dans un cercle vertueux. Il y a également des gens qui ne sont pas d'accord avec nous et publient un commentaire super bien ficelé. On leur propose alors d'approfondir leur opinion dans un texte plus abouti qu'on publie ensuite dans les pages opinions de l'édition papier du *Temps*. On commence ainsi à créer un vrai lien. Je pense que ça doit être pareil pour les artistes.

Face au tournant du numérique, quels sont les enjeux pour la culture, ses modes de transmission et de consommation?

Le fric. Le plus gros enjeu, c'est le *business model*. Comment va-t-on



Gaël Hurlimann: «Comment va-t-on survivre et être rentable dans ce monde-là?»

survivre et être rentable dans ce monde-là? Vous allez dans n'importe quel média, si on ne vous dit pas ça, il y a un souci.

Et si l'on parle en termes de risques...

Il n'y a pas vraiment de risque. Le numérique ne va pas faire baisser votre audience, elle va au contraire la faire monter. Ça a un effet démultiplicateur: le lectorat papier chute, les abonnements numériques grimpent et les fans Facebook explosent.

Une institution culturelle peut-elle aujourd'hui espérer perdurer sans prendre le virage du numérique?

Non, je ne pense pas, ou alors son public vieillit avec elle. Ce qui est un peu le cas de la presse... Pour un renouvellement, pour attirer un public nouveau, il est difficile de faire sans. Je ne dis pas qu'il faut tout miser sur le numérique, mais envisager une approche beaucoup plus participative. On doit jouer sur plusieurs tableaux. Le rôle d'un théâtre ne se résume plus uniquement à la création de pièces de

théâtre. En ce qui nous concerne, si on prend le contenu éditorial comme une production culturelle, c'est fini. Un journal ne peut plus se contenter de proposer quotidiennement une version imprimée. Ça ne marche plus.

Au *Temps* et à *L'Hebdo*, pensez-vous à terme passer au «tout numérique»?

Ce n'est pas à nous de le dire. Je pense qu'il y a un mouvement naturel qui se fait. La question est plutôt de savoir quelle est la plus-value de l'édition papier. Sur le web on consomme à la pièce, on ne lit pas un numéro d'un bout à l'autre. Alors que le papier constitue un tout. Je pense que le papier peut perdurer, mais à condition qu'on y ajoute une valeur qui le différencie du web. •

Propos recueillis par Audrey Bovey et Thibaud Ducret

«Le meilleur du *live* au cinéma»

PROJECTION • La retransmission d'événements culturels majeurs au cinéma change radicalement la donne dans le domaine de l'accès à la culture. Des œuvres classiques de portée internationale sont désormais accessibles à tout un chacun, ou presque. Focus sur ce phénomène sous le prisme de Pathé Live.

Société française basée à Paris, Pathé Live (filiale du groupe Les Cinémas Gaumont Pathé) propose à son public, depuis quelques années déjà, de «découvrir de grands classiques, des chefs-d'œuvre de renommée internationale depuis des lieux prestigieux». Ainsi se retrouvent au programme, et en direct, des retransmissions du Metropolitan Opera de New York (MET), des ballets du Théâtre Bolchoï de Moscou, des concerts, expositions filmées ou autres événements culturels majeurs. «Leader de la diffusion de spectacles vivants et d'événements dans les salles de cinémas», Pathé Live est présent dans 228 cinémas en France, en Belgique, en Suisse et au Maroc. Selon Umberto Tedeschi, Directeur de la programmation à Pathé Suisse SA, l'opération permet d'attirer un public d'amateurs du genre, qui peut désormais suivre des œuvres d'opéra, de ballet, etc., à moindre coût (une place coûte entre 25 et 45 francs, en fonction de l'œuvre retransmise, ndlr) et sans avoir besoin de se déplacer à l'autre bout du monde. «Le Bolchoï de Moscou dans le cinéma du coin de la rue, c'est cool non?», dit Umberto Tedeschi.

Un nouveau type de projection

L'arrivée du numérique et le développement des facilités de retransmission via des lignes satellite ont permis aux cinémas d'envisager un nouveau type de projections définies par Umberto Tedeschi comme «contenu alternatif». En plus d'enrichir la programmation et de diversifier l'offre proposée par les cinémas Pathé, ces retransmissions permettent également une occupation des salles durant les périodes dites «creuses». «Quoiqu'il arrive que certains événements comme ceux du MET passent le samedi soir! Ce qui ne va pas sans poser quelques problèmes de programmation», nuance Umberto Tedeschi. En ce qui concerne le programme culturel proposé par Pathé Live, Umberto Tedeschi explique que le processus de sélection s'effectue de manière similaire aux choix des films: «On reçoit des offres de concerts,



d'opéras ou de ballets de la part de distributeurs de contenu et on sélectionne ce qui nous semble le plus attractif pour notre public». L'exploitant, soit Pathé Live, verse ensuite une part (en général 50%) des recettes générées par une retransmission culturelle au distributeur. La question de la propriété intellectuelle et des droits d'auteur n'échappent pas à ce nouveau produit. Le responsable de la programmation précise que «ceux-ci sont gérés par le distributeur directement, pas par l'exploitant. Dans certains (rares) cas de figure, nous payons en plus une redevance fixe à la SUISA (coopérative percevant des redevances de droits d'auteur lors de la réutilisation de certaines œuvres musicales en Suisse ou au Liechtenstein, ndlr)».

Démocratisation

La retransmission culturelle n'est pas l'apanage du cinéma. D'autres structures numériques, telles que YouTube ou Arte Concert, diffusent également des spectacles en direct. Ces canaux ne représentent cependant pas une concurrence directe pour le programme

de retransmissions proposé par les cinémas Pathé. «La qualité de nos projections, que ce soit le format de l'image, la clarté du son ou le confort de nos salles, sera toujours un plus en comparaison à l'offre disponible sur internet. Et ce sans compter le côté social que comporte une sortie au cinéma en famille ou entre amis», affirme Umberto Tedeschi. Des événements proposent toutefois une offre différente, comme le World Ballet Day et une incursion dans le quotidien des plus grandes compagnies de ballet à l'échelle mondiale. En définitive, certains sceptiques dénonceront peut-être une dénaturation de l'œuvre originale, transformée, par le biais de la retransmission sur écran, en un produit de consommation à faible prix. Néanmoins, en permettant à un large public d'assister à un programme de qualité diffusé sur les plus grandes scènes internationales, l'intérêt du procédé réside bel et bien dans son rôle de démocratisation culturelle. •

Lorraine Malherbe et Audrey Bovey

Inédite 3^e Scène

La nouvelle plateforme de l'Opéra de Paris, quoiqu'encore un peu fraîche et pompeuse, est pleine de promesses et se laisse apprécier lorsque l'on s'y perd...

En septembre dernier, l'Opéra National de Paris (ONP) lance sa 3^e Scène, plateforme censée «poursuivre le dialogue avec son public et trouver de nouveaux interlocuteurs» sur internet. L'Opéra Bastille avait été érigé en 1989 dans le but de désengorger le Palais Garnier. Celui-ci est effectivement soulagé, et un plus grand nombre de représentations est permis. On tente aussi de diversifier le public, désir non encore vraiment assouvi, la hausse constante du prix des places n'aidant pas. Aujourd'hui, l'ONP, selon certains, connaît surtout un besoin de se «dépoüssier». On ne peut ignorer en tout cas le besoin des grandes et vieilles institutions artistiques de rattraper quelque retard sur leur temps; à l'ère du numérique, c'est sur internet qu'il convient d'être actif. La 3^e Scène est un projet singulier: au contraire de celles qui relaient les retransmissions, ses œuvres sont inédites. On y fait appel à des artistes de tous bords, au profit de créations chorales. Comme en témoigne la rédaction d'un *Manifeste*, cette plateforme se veut carrément être une révolution... Le résultat en reste loin, et il a mis du temps à trouver son public, si l'on en croit l'évolution (ou non, selon les œuvres) des vues des vidéos. Toutefois, la majeure partie des projets font indéniablement preuve d'originalité, pour les points de vue qu'ils proposent particulièrement. Et certains d'entre eux, quoiqu'il en sorte parfois une volonté trop peu transparente de faire original, permettent une expérimentation certaine. Le projet doit donc être creusé encore davantage pour présenter ce qu'il promet, mais saura, s'il est poursuivi avec rigueur, atteindre les objectifs qu'il s'est fixés, pour qu'ainsi soit exploitée pleinement cette scène comme un espace de création plus indépendant de ses deux grandes sœurs. •

Fanny Utiger

www.operadeparis.fr/3e-scene

La vidéo par et pour vous

VOD • Désormais disponible à l'échelle mondiale, Netflix occupe une place de choix sur le marché de la vidéo à la demande. Retour sur le modèle qui fait le succès du géant américain.

Avec plus de 75 millions d'utilisateurs répartis dans pas moins de 190 pays, Netflix, sur son site officiel, se targue «d'avoir révolutionné la consommation de films et de séries TV». Fondée en 1997, la plateforme américaine de vidéo à la demande est dans un premier temps destinée à la location de DVD envoyés par la poste.

C'est que le prestataire de service américain a su viser juste

Dix ans plus tard, Netflix aborde le virage du numérique et, par le biais du streaming, offre à ses abonnés un «accès instantané» à son contenu. Dès lors, l'entreprise ne cesse de grandir. Netflix arrive en Europe en 2012, gagne la Suisse en 2014 et, en

2016, le désormais géant annonce être «disponible mondialement». C'est que le prestataire de service américain a su viser juste. Et pour cause...

La magie de l'algorithme

Dès sa première connexion à Netflix, l'utilisateur est pris en chasse, ses moindres faits et gestes sont traqués, méticuleusement enregistrés et analysés, générant une masse de données à classer dans la catégorie des *Big Data*. Un processus qui permet finalement à l'algorithme qui fait la fierté de Netflix de proposer au spectateur des choix personnalisés, qui correspondent au mieux à ses préférences. Mais ce n'est pas tout. Selon certains médias, la récolte d'informations sur le comportement des abonnés au «vidéo-club virtuel» permettrait à l'entreprise américaine de miser sur des programmes originaux qui,

proposés en exclusivité, plairont au plus grand nombre. A titre d'exemple, l'acquisition de *House of Card*, série phare de Netflix, aurait été appuyée par l'algorithme, dont les résultats auraient démontré qu'une série produite par David Fincher et mettant en scène l'acteur Kevin Spacey, le tout sur fond de scandales politiques à l'américaine, obtiendrait sans l'ombre d'un doute les faveurs du public. Jonathan Friedland, responsable de la communication pour Netflix, affirme à cet effet, dans une citation reprise par *News Republic*, que la réussite du géant américain de la vidéo à la demande est due, en grande partie, à la relation directe que ce dernier établit avec les consommateurs: «*We know what people like to watch and that helps us understand how big the interest is going to be for a given show.*»

En définitive, l'algorithme constitue un véritable argument marketing justifiant la place de Netflix face à ses concurrents proposant une offre similaire et, qui plus est, gratuite. Facilité d'accès, diversité de contenu (le catalogue suisse, et en particulier l'offre de films, pourrait cependant être davantage étoffé), la plateforme de streaming a su conquérir son public. Nouveau standard dans la culture populaire, Netflix révolutionne non seulement le processus de production de biens télévisuels, mais influe également sur les modes de consommation. Une transformation qui s'exprime notamment au travers du phénomène de *binge-watching*, consistant à s'isoler pour enchaîner les épisodes de sa série favorite jusqu'à overdose. •

Audrey Bovey

Histoire en série

TÉLÉVISION • *Game of Thrones*, *Outlander*, *Vikings*, ... L'Histoire est plus que jamais présente dans la fiction télévisuelle. Comment alors appréhender le regard qu'offrent les séries sur les événements du passé? Rencontre avec Eva Pibiri, Maître d'enseignement et de recherche en histoire médiévale à l'Université de Lausanne.

Policiers, politiques, médicales, et on en passe... Ce ne sont pas les séries qui manquent. Parmi celles-ci, les séries historiques constituent un genre à part. Quant à savoir si ces dernières permettraient de booster le niveau de culture générale des téléspectateurs, tout reste à prouver.

«Un fond historique avéré»

Dans le large panier qu'offre la fiction télévisuelle, les séries à caractère historique suscitent de plus en plus d'intérêt auprès des téléspectateurs. Selon Eva Pibiri, Maître d'enseignement et de recherche en histoire médiévale à l'Université de Lausanne, «elles permettent de s'évader du quotidien». Le téléspectateur voyage dans le passé et découvre ainsi les structures qui régissaient jadis un mode de vie aujourd'hui révolu. Ces séries possèdent «un fond historique fort et totalement avéré», notamment dans

Game of Thrones, où la figure du bâtard est fidèle à celle du Moyen-Âge, mais aussi dans *Outlander*, lorsque le téléspectateur assiste à la préparation de la fameuse Bataille de Culloden opposant, en 1746, les Écossais aux Anglais. Ce résultat est le fruit d'un travail approfondi de recherches mené par les créateurs. «Il y a une volonté d'être au plus proche de la réalité», précise Eva Pibiri, que ce soit dans la reconstitution d'événements historiques ou dans la restitution des us et coutumes de l'époque. Selon l'historienne, des séries telles que *Downton Abbey* ou *Mr Selfridge*, dont les événements sont ancrés dans la période contemporaine, mettent en évidence «l'idée d'un changement social radical». Le spectateur découvre comment les mentalités ont été touchées par des faits historiques tels que la Première Guerre mondiale ou le mouvement

des suffragettes, qu'Eva Pibiri qualifie de «pivots». Ce type de série s'attache alors à suivre l'histoire de divers personnages de la basse et haute société sur fond historique, «c'est ce qui donne de la substance».

Prudence...

Cependant, comme pour toute fiction, tout n'est pas à prendre pour argent comptant. Eva Pibiri insiste sur le fait que le scénariste ajoute de la romance et de la fantaisie, afin de captiver un plus large public, mais aussi en fonction de certaines contraintes économiques. «Il se permet alors des libertés qui dérogent à l'Histoire.» Selon la spécialiste, le problème des séries historiques, notamment médiévales, réside dans la superposition des époques. Certains faits, bien que corrects en eux-mêmes mais correspondant à des périodes différentes, sont alors mis en scène au même moment

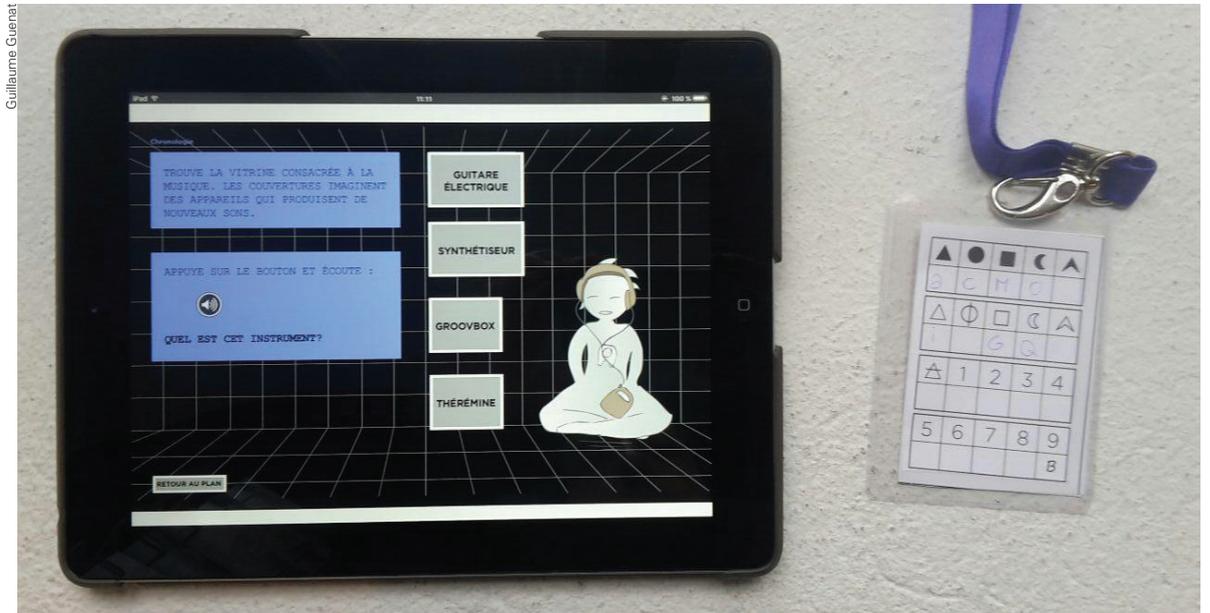
dans la série, faussant ainsi le rapport à l'Histoire. A titre d'exemple, Eva Pibiri fait référence à *Game of Thrones*, lorsque les personnages de Talisa et Rob Stark se marient par amour. Or, ce type de mariage n'est pas imaginable à l'époque médiévale. La coutume date du XIX^e siècle. «Deux cents ans d'Histoire sont résumés en deux épisodes», insiste Eva Pibiri. Il est donc primordial de garder une «distance critique» vis-à-vis de ces séries. Pour les téléspectateurs désirant parfaire leurs connaissances en Histoire, il sera tout de même nécessaire de mener des recherches plus approfondies. Ainsi, bien que fondées sur des faits réels, les séries à caractère historique restent tout de même dans le domaine du divertissement. Comme le dit Eva Pibiri, «il s'agit avant tout de se faire plaisir». •

Elsa Da Costa Vilar

Quand le numérique dépoussière les musées

MUSÉE • Malgré une hausse générale des visites en Suisse, les musées se doivent de maintenir constant l'intérêt du public pour assurer leur rentabilité. Les nouvelles technologies représentent-elles l'investissement idéal? Eclairage.

Les grands musées, qu'ils soient d'Art, d'Histoire ou d'Histoire naturelle, ont la possibilité d'assurer leur visibilité et leur rentabilité en misant sur des expositions de taille, grâce à de lourds investissements. Face à ces mastodontes, les musées régionaux, de moindre envergure, doivent innover pour créer une image de marque, une identité propre, qui leur permettent de survivre. Dans ce cadre, l'essor et l'intérêt grandissant pour les nouvelles technologies sont perçus tantôt avec enthousiasme, tantôt avec scepticisme par les conservateurs. Quels sont alors les impacts de ces technologies sur les politiques muséales, tant comme sujet d'exposition, que média artistique ou support marketing?



Destinée aux enfants, l'application proposée sur tablette transforme la visite en quête mystérieuse.

Imaginaire, œuvres et institutions

Pendant la deuxième moitié du XX^e siècle, le goût pour la technologie grandit, porté par les œuvres de science-fiction et les progrès scientifiques. La passion pour ce domaine, au début reléguée à quelques cercles sociaux particuliers, se démocratise pour devenir un phénomène de masse, en témoigne le succès retentissant du septième *Star Wars*. Du mouvement futuriste du début du XX^e siècle aux auteurs de science-fiction contemporains, un nombre croissant d'artistes développe un univers fictif autour de cette thématique. La technologie rentre dans l'imaginaire collectif et devient le sujet-même de plus en plus d'expositions. C'est notamment le cas de la Maison d'Ailleurs, à Yverdon-les-Bains, qui a fait de la science-fiction son domaine de prédilection. Le directeur, Marc Atallah, nous confie que la technologie l'intéresse lorsqu'elle a «fonction de création, d'émotion» et que l'interactivité fait partie intégrante de l'imaginaire de l'artiste. Dans son musée, les visiteurs ont la possibilité d'interagir avec les œuvres, grâce à la Kinect, ou de se faire tailler le portrait par un robot. Marc Atallah soutient également l'usage, pour les enfants, de «scénarios de visite interactive sur iPads». En effet, sur chaque tablette est installé un jeu d'énigmes et de recherche d'indices lié à l'exposition qui

encourage les enfants à explorer le musée afin de décrypter un code secret. «Leur rapport avec le patrimoine n'est pas encore stabilisé», ajoute le directeur. Selon lui, les enfants ont besoin d'être guidés et les supports numériques participent à rendre la visite plus ludique. Néanmoins, il se montre davantage sceptique vis-à-vis d'une éventuelle médiation numérique destinée aux adultes. «C'est absurde, on éloigne les gens de l'œuvre, on les rend passifs. C'est un aveu d'échec», affirme Atallah, critiquant la course à laquelle se livrent certains musées pour la mise en place d'applications, de QR codes et autres boutons inutiles qui saperaient le rapport, déjà mature, des adultes au patrimoine.

Technologie et identité muséale

Si l'interactivité s'accompagne d'une aura de modernité supposée dynamiser les visites, elle n'est pas la panacée muséale. Elle doit être utile et à propos. Ainsi, la Maison d'Ailleurs a-t-elle construit son image de marque sur le thème de la technologie. Cependant, d'autres institutions tels que les musées locaux d'Histoire, également en quête d'identité et de visibilité, ne pourraient se le permettre, sous peine de paraître incongrues.

D'autant plus qu'avec le coût des infrastructures, l'investissement dans les technologies est un pari risqué pour des galeries dont les finances sont serrées. Mathilde Jaccard, étudiante en histoire de l'art et en anthropologie à l'Université de Bâle, précise qu'outre la libéralisation et le besoin de rentabilité, les musées doivent également prendre en compte les changements de comportements observés chez les visiteurs. «Ils veulent désormais savoir ce qu'ils vont voir, l'image donnée par le musée est alors primordiale.» Dans son travail «Création d'une marque muséale: Marc Atallah, la Maison d'Ailleurs, Yverdon-les-Bains», l'étudiante s'intéresse à la manière dont l'institution nord-vaudoise, grâce à l'utilisation de la technologie, a réussi à se créer une identité. Pour l'exposition «Portrait-Robot», le directeur a su utiliser les médias pour se positionner en expert de la science-fiction et, par la même occasion, mettre en avant sa collaboration avec la Haute École d'Ingénierie et de Gestion du Nord Vaudois sur le thème de la robotique. Au-delà des possibilités de publicité offertes par les nouveaux médias, on remarque *in fine* que c'est la mobilisation de cette identité «technologique» qui est au cœur de la politique

du musée et donne tout son sens à l'utilisation des différents supports.

Quel impact sur la consommation culturelle?

L'exemple de la Maison d'Ailleurs permet de mettre en évidence l'utilisation de la technologie par les musées et son influence sur les modes de consommation culturelle sur deux plans. Premièrement, des changements s'opèrent dans un contexte global de formation de centres d'intérêts autour de la science-fiction, des gadgets, de la culture geek et de leur diffusion dans la société. Ces changements sont également significatifs du besoin des musées de rentabiliser leur activité, en lien avec la volonté d'élaboration d'une image de marque. Dans un second temps, à condition qu'elles soient bien maîtrisées, les opportunités de création et d'interaction rendues possibles par les technologies peuvent se multiplier et chambouler jusqu'à l'organisation des galeries. Enfin, même si les visiteurs n'ont pas tous un rapport identique aux technologies, celles-ci ont le potentiel de leur faire vivre des expériences inédites, ludiques, loin de la représentation muséale classique. •

La photo dans son plus simple appareil

IMAGE • La technologie a non seulement rendu possible une simplification considérable de l'acte photographique, mais a également contribué à une diversification du rôle de la photographie, désormais loin de se résumer à une simple illustration. Retour sur ce phénomène sous le prisme d'Instagram.

Selon les informations disponibles sur le site officiel du réseau social, Instagram constitue un moyen amusant et original de partager sa vie avec ses amis à travers une série de photos. Rien de plus simple, il suffit de prendre une photo ou de la télécharger dans l'application gratuite, de lui appliquer un filtre et éventuellement d'y ajouter une légende pour finalement la publier. Instagram a bien évolué depuis ses débuts. À l'origine, l'application proposait un choix de filtres relativement limité et le contenu visuel se voyait restreint aux images. Aujourd'hui, l'utilisateur peut choisir entre une quarantaine de filtres et, selon ses préférences, publier non seulement photos, mais aussi vidéos et gif, en rajoutant l'application Boomerang. Les fonctionnalités de l'application ne cessent de se diversifier. À titre d'exemple, le compte @shieldfive propose à ses

abonnés une mini-série policière divisée en épisodes d'une quinzaine de secondes chacun. Avec plus de 400 millions d'utilisateurs selon les chiffres de septembre 2015, les créateurs d'Instagram définissent leur projet comme une gigantesque communauté globale partageant chaque jour un total de 60 millions de photos.

Diversification

Des premières *camera obscura* aux *smartphones*, en passant par l'apparition du Kodak et les appareils photo numériques, un long chemin a été parcouru. Il fallait beaucoup de patience au début, il ne suffit que d'un clic à présent. Instagram représente aujourd'hui le réseau de référence en matière de partage de photos, mais pas seulement. Le réseau social convient également pour une utilisation professionnelle. Pour un photographe,

la plateforme se transforme en véritable exposition virtuelle où il peut renforcer son rayonnement à l'aide de quelques *hashtags* et d'un peu de réflexion. Les médias ne sont pas en reste. La RTS par exemple, utilise son compte Instagram dans un but informationnel, mais dévoile également les coulisses de ses événements. Finalement, certains musées ou institutions culturelles se servent également d'Instagram pour augmenter leur visibilité, à l'image du Public Art Fund de New York, ayant fait appel aux «instagrammeurs» pour faire parler de leur nouvelle exposition.

Refaçonner l'utilisation de la photo

L'utilisation professionnelle du réseau côtoie également le *storytelling* visuel. Cette pratique, qui consiste à raconter

une histoire en mêlant fiction et réalité, permet à de nombreux blogueurs de développer un style et une ligne rouge autour de leurs contenus. Ainsi, autour de la promotion de certains thèmes comme des *lifestyles* ou de sujets de prédilection tels que le sport, l'histoire ou même la décoration, se forment de véritables communautés. Avec son succès, Instagram participe à refaçonner l'utilisation de la photo. L'organisation du réseau et l'aspect social poussent à de nouvelles utilisations. Mais cette application n'est pas la seule à changer notre rapport au visuel dans la vie de tous les jours. D'autres, à l'image de Snapchat, continuent de faire évoluer les pratiques, si rapidement que l'on ne comprend pas encore toute l'ampleur du phénomène. •

Adriane Bossy

Génération Snap

APPLICATION • Snapchat c'est le réseau du moment. Mais comment une messagerie au contenu éphémère est-elle devenue un outil de diffusion et de narration?

De plus en plus de médias se lancent sur Snapchat. Les politiques s'y essaient avec un succès modéré. La raison de cet engouement? L'application est essentiellement utilisée par les 13-25 ans! Et pourtant, à ses débuts en septembre 2011, Snapchat était pour beaucoup considéré comme une *sexting app* en raison de ses photos qui disparaissaient au bout de trois secondes. Cependant l'application se développe et propose, en octobre 2013, la fonction *story*, qui permet de compiler photos et vidéos d'une durée maximale de dix secondes. Le tout est visible pour nos amis durant 24h. Juillet 2014 marque l'installation des filtres géolocalisés. Mais les évolutions majeures de l'application arrivent successivement en janvier 2015, avec l'option Discover qui fait la part belle à seize médias américains,

et en septembre 2015, avec les filtres animés pour *selfies* qui permettent, entre autres, de vomir un arc-en-ciel. Si, à la première prise en main, Snapchat semble cryptique, on s'habitue vite à sa logique. Flexible, l'application permet d'ajouter à toute



photo ou vidéo du texte, des émojis, des éléments dessinés en plus des filtres géolocalisés. Dès lors, il n'y a de limite que notre imagination et notre sens de l'autodérision. Le résultat est immédiat, brut, éphémère. Snapchat compte, désormais, plus de 100 millions d'utilisateurs à travers le monde, qui consultent chaque jour l'application et créent des contenus.

Un outil de diffusion et de narration

Avec la section Discover, réservée pour le moment à l'élite des médias américains, Snapchat est passé du statut de messagerie à celui de canal de diffusion. Une manière novatrice et redoutablement efficace d'aller chercher les jeunes là où ils sont, c'est-à-dire sur leur *smartphone*. Mais, plus encore, l'application possède ses propres codes. Elle impose à ses utilisateurs, comme tous les

autres réseaux sociaux, d'adapter le contenu au contenant et devient, grâce à la fonction *story*, un excellent outil de narration. Il est alors nécessaire de garder en tête cette question: comment transposer une histoire dans cet univers?

Tandis que le nombre de médias utilisant l'application se multiplie (à titre d'exemple la RTS est depuis début février sur Snapchat: radiotelesuisse), il est également possible de suivre des blogueurs (UnGaijinAuJapon) ou même des alpinistes comme Adrian Ballinger et Cory Richards qui couvrent leur ascension de l'Everest courant avril 2016 (EverestNoFilter). Avec Snapchat, que l'on soit un utilisateur lambda, un média ou autre nous pouvons tous devenir des vecteurs d'informations et de culture. •

Julie Collet

Visions d'avenir

FUTUR • Cette année, ça y est: l'Oculus Rift et consorts débarquent, la réalité virtuelle n'est plus un fantôme mais se concrétise pour de bon. Ce nouveau média, dont on ne saisit pas encore l'infinité de possibles, pourrait bien révolutionner nos modes de perception. Et ce, bien au-delà du domaine culturel.

Imaginez. Vous vous trouvez dans le ciel de San Francisco et, légers comme une plume, vous planez. Très facilement, vous vous frayez un chemin entre les gigantesques immeubles. Vous sentez le vide au-dessous de vous et le souffle du vent sur votre visage. Plus aucune contrainte physique ne semble pouvoir vous retenir. Vous êtes libres. Puis, le ventilateur s'arrête, vous vous relevez, vous ôtez le casque de vision et laissez la place à l'utilisateur suivant. Voilà l'expérience qu'offre *Birdly*, projet de réalité virtuelle développé par les Zurichois de Somniacs. Un exemple parmi d'autres qui prouvent que ce médium, après des années de balbutiements, prend enfin son envol.

Naissance d'un nouvel art

Il y a vingt ans, la réalité virtuelle tentait déjà une percée à travers le monde du jeu vidéo: les firmes Nintendo et Atari lançaient chacune leur prototype de casque de vision à 360°, avec comme résultat un échec cuisant dans les deux cas. Il faudra attendre 2012 et la création de l'Oculus Rift pour que le nouveau média prenne véritablement forme. Depuis, des équipes de développement de tous horizons ont expérimenté l'outil et testé ses différentes possibilités d'application. Cette année marque une étape importante, puisque la société Oculus, aujourd'hui propriété de Facebook, commercialise enfin son casque, suivie de près par d'autres projets concurrents: Sony lance son propre Playstation VR, compatible avec sa console de jeux, tandis que Samsung propose avec le Gear VR de transformer le modèle S7 de son *smartphone* en périphérique de réalité virtuelle.

«On a beaucoup de chance de vivre ce moment-là, affirme Emmanuel Cuénod, directeur du Festival Tous Ecrans. C'est rare de voir un nouvel art apparaître et prendre véritablement forme, d'assister à un moment où tout est encore possible.» De fait, si l'on a un temps voulu y voir l'avenir du cinéma ou du jeu vidéo, une chose est certaine aujourd'hui: la réalité virtuelle trace sa propre voie. Sa caractéristique fondamentale, l'interactivité par le regard, la distingue autant du septième art que du domaine vidéoludique. En revanche,

Somniacs



difficile de prévoir à l'heure actuelle quel sera précisément le chemin emprunté. «Les technologies ne sont pas arrêtées et vont grandir avec les demandes, estime Emmanuel Cuénod. Les années à venir vont donc être les plus fascinantes: on va tout essayer, il n'y a pas encore de règles, tout le monde s'y intéresse et imagine des applications.»

Redécouvrir le réel

Le champ des possibles de la réalité virtuelle ne se limite de loin pas au milieu culturel: la NASA compte s'en servir pour commander des robots dans des opérations à distance, tandis qu'on note déjà certains usages médicaux pour le traitement du stress post-traumatique ou l'intégration psychologique d'une prothèse. Chris Milk, l'un des créateurs les plus prolifiques de ce nouveau média, travaille quant à lui sur le potentiel empathique du dispositif: il a ainsi tourné, à destination des décideurs de l'ONU ou du Forum de Davos, une série de documentaires en réalité virtuelle plongeant dans le quotidien de réfugiés syriens en Jordanie ou

de survivants d'Ebola au Libéria. «Cela connecte les gens d'une façon extraordinaire et peut changer leur perception, affirmait Milk lors d'une conférence TEDx l'an dernier. Voilà comment, selon moi, la réalité virtuelle a le pouvoir de véritablement changer le monde. C'est une machine, mais grâce à elle, nous ressentons plus de compassion, nous devenons plus empathiques, plus proches les uns des autres, et en fin de compte plus humains.» Un point de vue que partage Emmanuel Cuénod: «C'est probablement la forme artistique qui correspond le mieux à l'organisation sociale dans laquelle on vit. On est sans doute plus isolés socialement les uns des autres, dans les petites cellules, mais on ne l'est pas émotionnellement. On peut penser que c'est un mal ou un bien, mais je crois que la réalité virtuelle est un art qui va parler très fort à une génération, qui va inventer de toutes nouvelles formes artistiques.»

Made in Switzerland

Au cœur de cette effervescence créative, la Suisse se trouve occuper une place de premier plan. Outre Somniacs

et son fascinant *Birdly*, de nombreuses *start-up* helvétiques se font un nom à l'international grâce à des projets en réalité virtuelle ambitieux et inventifs. Hélas, du fait de l'absence de soutien financier à la culture digitale, ces créateurs n'attendent pas bien longtemps avant d'emmener leurs prototypes vers des terres plus accueillantes. «La Suisse est un lieu particulièrement fécond en matière numérique, explique Emmanuel Cuénod, notamment grâce à ses centres de savoir (EPFL et Z, écoles d'art, etc.), sa place centrale en Europe et la force de son économie. Nous devons comprendre dès lors comment éviter un perpétuel *brain drifting* de nos meilleurs éléments vers la Silicon Valley et faire en sorte que le développement des meilleurs projets numériques suisses se fasse, au moins en partie, sur le sol helvétique.» Encore une fois, la réalité virtuelle n'en étant qu'à ses débuts, tout est encore possible. •

Le savoir à portée de clic

ENSEIGNEMENT • Les cours en ligne ouverts à tous, plus connus sous leur acronyme anglais MOOCs (*Massive Open Online Courses*), rencontrent depuis quelques années un succès toujours plus retentissant, tant à l'EPFL qu'à l'Unil. L'auditoire se repenche, deux ans après un premier article, sur ce type d'enseignement en pleine expansion.

Introduits en 2012 à l'EPFL et en 2014 à l'Unil, les MOOCs ont le vent en poupe. En effet, pour l'EPFL, le cap du million d'inscrits a été dépassé en 2015 sur les plateformes Coursera et edX. Pourtant, face à ce franc succès, des doutes et des questions sur leur utilisation subsistent encore. Ces cours en ligne sont-ils une menace pour l'échange de contacts humains dans le cadre du processus d'apprentissage? Faut-il s'attendre à la disparition des cours traditionnels au profit des MOOCs? A ces interrogations, Fabien Ohl, professeur en sociologie du sport à l'Unil, et Patrick Jermann, directeur exécutif au Centre pour l'éducation à l'ère digitale de l'EPFL, répondent par un non catégorique. Selon eux, ce nouveau type d'ensei-

gnement n'est rien de plus qu'un support technique contribuant à une formation plus ouverte et plus efficace.

Un bon complément théorique

Malgré la création de plusieurs MOOCs à leur actif, ces deux professeurs ne croient pas en l'exclusivité de ces outils. Tout d'abord, Patrick Jermann invoque la relation enseignants-enseignés. «S'ils s'avèrent un bon complément théorique, les cours en ligne ne pourront pas remplacer la pratique qu'un professeur peut transmettre à ses étudiants, par exemple lors d'expériences en laboratoire.» De son côté, Fabien Ohl aborde aussi le côté de l'interaction. «Nous recevons régulièrement des demandes de rencontre de la part de certaines personnes désireuses d'en

savoir un peu plus sur un cours en particulier. Cela prouve que les MOOCs sont un bon point de départ pour réunir les gens autour d'une thématique, mais on ne peut pas



imaginer que toutes les formes d'apprentissage puissent être couvertes par ce biais. La transmission et le partage de savoirs doivent aussi passer

par un contact humain.» Conscients des défauts que comportent les MOOCs, Fabien Ohl et Patrick Jermann misent à l'avenir sur la combinaison d'un enseignement de présence et d'un enseignement en ligne. Selon eux, cette association serait le meilleur moyen pour augmenter l'efficacité de la formation. Ils y travaillent d'ailleurs d'arrache-pied. Prochainement, ce sont plus de 30 nouveaux MOOCs qui devraient voir le jour à l'EPFL. •

Dylan Jatton

<https://www.coursera.org>

Humanités digitales, hâtons-nous lentement

TRANSDISCIPLINARITÉ • Les Humanités Digitales ne cessent de se développer à travers le monde et s'imposent comme une nouvelle discipline. Malgré les difficultés, l'Unil et l'EPFL font figure de bons élèves dans cette nouvelle dynamique.

Il y a deux ans (*L'auditoire*, n°219), nous nous étions penchés sur l'émergence d'une nouvelle discipline: les Humanités Digitales (*DH*). Cette transdiscipline propose de coupler sciences humaines et de l'ingénieur en se penchant aussi sur les technologies appliquées aux premières ainsi qu'à l'impact des nouvelles pratiques digitales sur notre société. De la création d'une base de données en sciences sociales à la digitalisation de la vie urbaine vénitienne du dernier millénaire, les Humanités Digitales s'imposent de plus en plus au sein de la recherche académique. Afin de comprendre les développements de la discipline sur le campus, nous avons rencontré Frédéric Kaplan, directeur du Digital Humanities Lab de l'EPFL (DHLab) et Dominique Vinck, directeur du Laboratoire de Culture et Humanités Digitales de l'Unil (LADHUL).

Etre

A la rentrée d'automne 2016, les étudiants de l'EPFL et de l'Unil pourront commencer, au sein de leurs institutions respectives, un Master en Humanités Digitales. Si chacune de ces formations sera plus approfondie dans son propre milieu académique, les deux universités savent que «la complémentarité de l'Unil et de l'EPFL peut être un atout majeur pour faire de Lausanne un nouveau centre d'excellence dans ce domaine à l'échelle mondiale», selon Frédéric Kaplan. En témoignent les fréquentes collaborations au cours des trois dernières années entre le DHLab et le LADHUL, ainsi que la création d'une commission conjointe aux deux écoles en septembre 2015. Si les projets de recherche se développent à bonne allure, la création d'un volet enseignement est l'étape désormais incontournable; les deux universités travaillent à développer

un cursus complet, du Bachelor au doctorat. L'EPFL s'est spécialisée sur les *Big Data DH*, avec une série de projets sur les mégadonnées et les algorithmes d'analyses. Afin de se développer, le DHLab recrute de nouveaux spécialistes pour compléter son expertise en sciences humaines. Pour le directeur du laboratoire de l'Unil, «nous ne sommes plus pionniers à cause du volet technologique», ce qui pousse l'Université à engager des profils orientés ingénieurs afin de muscler ses capacités dans ce secteur.

Et durer

A tous les niveaux de développement, la complémentarité est le mot d'ordre. Si les habitudes de travail et les méthodes diffèrent entre les deux institutions, les *DH* demandent en plus de nouvelles solutions. Ainsi, le LADHUL travaille dur pour développer de nouveaux outils pour ses

propres recherches et constituer des équipes possédant suffisamment de compétences sur le plan technologique. Trouver un sociologue expert en codage n'est pas encore chose aisée. «On ouvre, on complète. Un bon philosophe, historien ou sociologue, il se débrouillera bien», selon le directeur du LADHUL. Si la complémentarité entre l'Unil et l'EPFL est un point fort, elle ne répond pas à tous les problèmes. Chaque laboratoire obéit à ses propres logiques et nécessite des moyens spécifiques. Du fait de leur nouveauté et de leur potentiel, les *DH* obligent les chercheurs à innover, tout en s'armant de patience pour explorer les possibilités de cette transdiscipline. •

Maxime Filliau



Internet pour tout le monde

TÉLÉCOMMUNICATION • L'ouverture graduelle de Cuba au reste du monde profite à Google, qui pourra librement étendre son influence sur l'île. Un exemple caractéristique de l'expansion croissante d'internet dans les pays peu développés.

Le réchauffement des relations diplomatiques entre Washington et La Havane permet à Cuba d'être peu à peu connecté avec le reste du monde. Mais cela ne pourra réellement se faire que par l'amélioration de l'accessibilité de l'île au réseau de l'internet mondial, et le travail est énorme: selon l'Union Internationale des Télécommunications (UIT), institution onusienne pour les technologies de l'information et de la communication, moins de 5% des foyers cubains étaient connectés à internet en 2015.

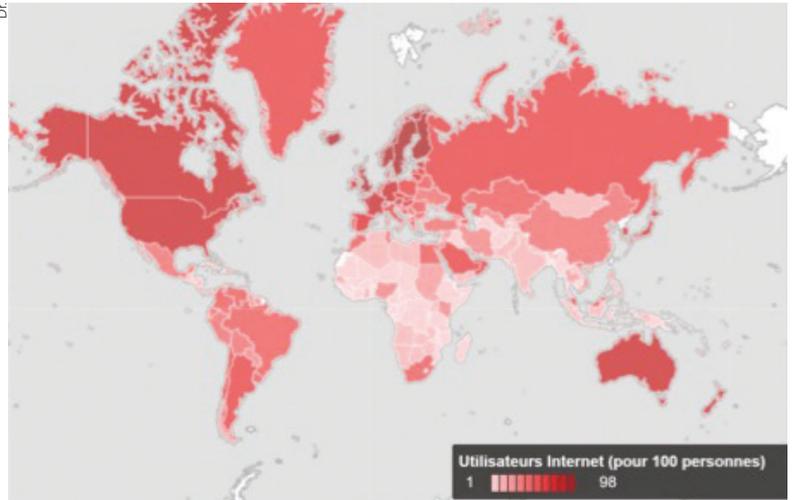
Se connecter avec le reste du monde

Toutefois, comme l'a laissé entendre Barack Obama lors de sa récente visite en terres caribéennes, un accord devrait être conclu avec Google, permettant au géant californien de connecter l'île avec un réseau sans fil et haut débit. Voilà qui permettra au colosse de la Silicon Valley d'étendre encore un peu plus son empire. Le cas cubain est emblématique des enjeux commerciaux

que représentent les pays émergents pour les sociétés de télécommunication. En effet, Cuba est loin d'être le seul Etat où l'accès à internet est très limité. Toujours selon l'UIT, près de 55% de la population mondiale n'ont toujours pas la possibilité de se rendre sur le web, constituant ainsi d'énormes nouveaux marchés potentiels. Étendre le réseau internet aux pays les moins avancés et dans des régions souvent escarpées est un défi que Google propose de relever avec son «Loon project»: une idée un peu folle qui consiste à connecter les régions les plus inaccessibles du globe à l'aide d'énormes ballons envoyés dans la stratosphère. Avec ce projet, Google peut cacher derrière des prétentions philanthropiques apparemment bienveillantes – un accès internet pour tous – son expansion toujours plus vertigineuse.

Des start-up se font aussi leur place

Le moteur de recherche américain n'est toutefois pas le seul à posséder la capacité d'affermir internet dans les pays peu développés. A leur échelle, des start-up en tous genres contribuent à améliorer la qualité de vie des populations les plus isolées.



On peut, par exemple, retrouver plusieurs développeurs un peu partout dans le monde qui essaient de rendre l'éducation plus accessible via des cours en ligne, ou encore d'autres qui cherchent à affermir les services de santé vétustes de ces régions en proposant des diagnostics en ligne ou en mettant en contact le personnel soignant avec des médecins plus qualifiés. Plus simple encore, on peut citer la start-up tanzanienne Juabar, dont le principe est de disséminer

dans tout le pays des kiosques mobiles qui permettent de recharger, à l'aide de l'énergie solaire, les téléphones portables des habitants n'ayant pas d'électricité. L'expansion de l'internet mondial peut donc profiter aux plus grandes comme aux plus petites entreprises, cela dépendra de celles qui sauront trouver leur place. •

Antoine Schaub



«Le peuple donne les forces, et le gouvernement les lumières»

Le 28 février passé, le peuple a accepté le percement d'un second tube sous le Gothard, pour la sécurité. Sécurité déjà très compromise, mais au fond, ce n'était pas le réel objectif.

C'est à se demander pourquoi on laisse encore le droit de vote au peuple. Les gens ne savent déjà pas, la plupart du temps, sur quoi ils votent et font ensuite leur choix avec l'aide précieuse d'une formulette d'élimination comme «plouf, plouf». C'est pourquoi, en tant qu'élu, il est primordial de diriger leur choix avec des formules simples et convaincantes, pas plus de trois mots, sinon ça devient trop compliqué pour eux. La votation sur le second tube sous le Gothard a plutôt bien fonctionné: en répertant «sécurité» et «solidarité

nationale» à tire-larigot, le résultat était bien là. Ce bourrage de crâne a tellement porté ses fruits que notre cher peuple helvète a oublié qu'il avait dit oui à une certaine «initiative des Alpes» pour protéger les régions alpines d'un trafic routier trop conséquent en 1994. Il n'avait sans doute pas compris sur quoi il votait. Finalement, le peuple est embêtant seulement quand il vote n'importe quoi, mais le reste du temps c'est bien arrangeant d'avoir une liberté presque totale au Conseil national pour aller contre son désir: comme il

ne comprend rien, il n'y a pas de risque d'opposition. Ainsi, le postulat visant à déplaçonner le nombre de passages de poids lourds a été accepté chez les éclairés, et, chez la populace, personne ne s'est manifesté. Il est à parier que l'on pourra ouvrir les deux voies du tube sans que le peuple helvète comprenne qu'on s'est payé sa tête. Mais bon, on a été plutôt gentil sur les arguments, il n'y a que celui de la sécurité qui était mensonger. La solidarité nationale était effectivement de mise: demander aux Suisses, et même aux

Tessinois de se laisser eux-mêmes crever sous la pollution est réellement de la solidarité. Si les Tessinois n'ont pas envie de s'étouffer sous les pots d'échappement, ils n'ont qu'à traverser le Gothard, en train. En fait non, puisque le peuple a aussi oublié qu'il y avait un train, et même un nouveau tunnel ferroviaire d'ici juin, pour rejoindre la vraie Suisse. •

Virginie Bertoncini

Plutôt guérir que prévenir

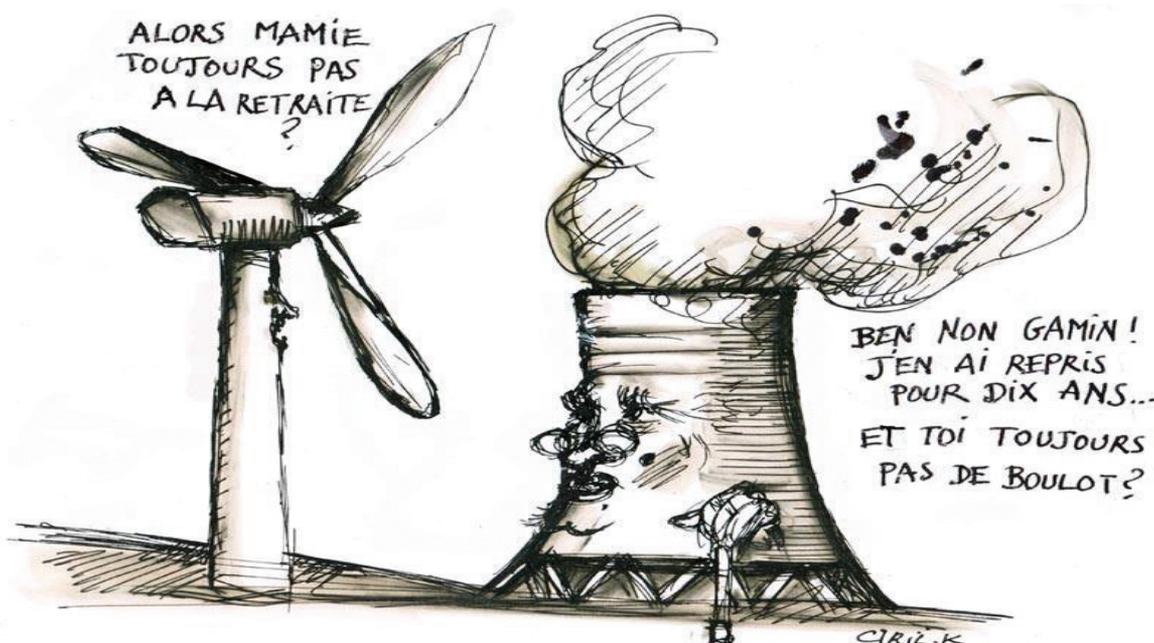
RADIOACTIVITÉ • En fin d'année 2016, le peuple suisse devra se prononcer sur l'initiative «Pour une sortie programmée du nucléaire». L'occasion de faire le point sur la situation du nucléaire en Suisse avec le physicien-énergéticien Christian van Singer, porte-parole de la coordination romande Sortir du nucléaire.

Nous comptons en Suisse cinq réacteurs nucléaires: Mühleberg, en service depuis 1972, les deux réacteurs de Beznau, entrés en service en 1969 et 1971, Gösgen, qui fonctionne depuis 1979, et enfin Leibstadt, mise en service en 1984. Les premières centrales ont été construites pour une durée de 30 ans et les plus récentes ont été prévues pour une durée de 40 ans, toutes avec une marge. Le nombre d'années prévu est aujourd'hui largement dépassé pour les plus anciennes, pourtant seule une fermeture est prévue pour Mühleberg en 2019, et aucune mesure de sécurité accrue n'est prise. C'est pour ces raisons que les Verts ont lancé l'initiative «Pour une sortie programmée du nucléaire», portée aujourd'hui par un panel de personnes allant bien au delà du parti. Ce texte prévoit un arrêt des centrales après 45 ans d'activité, soit un arrêt directement après l'acceptation pour le premier réacteur de Beznau, suivi par le deuxième et deux ans plus tôt que prévu pour Mülheberg. Quant à elles, les centrales de Gösgen et de Leibstadt devraient fermer respectivement en 2024 et 2029. 2029 serait donc la date à laquelle la Suisse serait théoriquement sortie du nucléaire.

Une sortie trop rapide?

Avec trois centrales mises hors service d'ici fin 2017, suivies de près par les deux dernières, il y a de quoi s'interroger sur une possible pénurie d'électricité. Doris Leuthard affirme d'ailleurs que «les énergies renouvelables ne seront pas assez développées pour compenser la fermeture de Gösgen». Cependant, pour Christian van Singer, physicien-énergéticien et porte-parole de la coordination romande Sortir du nucléaire, il s'agit là d'une sortie très progressive et lente. La conseillère fédérale insiste sur la probabilité d'un déficit: «Il faudrait alors importer beaucoup d'électricité et celle-ci serait notamment produite pas des usines à charbon ou à gaz. Est-ce cela que veulent les Verts?». Toutefois, selon Christian van Singer, cela dépend de la vitesse à laquelle

CHIK



sont réalisées les installations d'énergies renouvelables et de l'augmentation de l'efficacité des systèmes existants. «Même si, pendant une période transitoire, on devait recourir à ces importations d'énergies de centrale à gaz ou de l'étranger, ce ne serait pas une catastrophe, ce ne serait que la question de quelques années.» Par ailleurs, avec le nucléaire, nous dépendons totalement de l'étranger étant donné qu'il n'y a pas de mine d'uranium dans notre pays.

Nous dépendons totalement de l'étranger

De plus, en Suisse, 30'000 installations susceptibles de produire de l'énergie renouvelable sont encore sur une liste d'attente, freinées par la majorité politique. Il se trouve que la Suisse a largement les ressources pour combler le déficit d'énergie qu'engendrerait la sortie du nucléaire: l'énergie nucléaire produite en moyenne 25 TWh par année, tandis que le potentiel du renouvelable est d'environ 23 TWh et le potentiel d'énergie par l'économie et l'efficacité tourne autour des

22 TWh. Ainsi, mis ensemble ces deux derniers fournissent pratiquement le double de l'énergie nucléaire, permettant donc de combler le manque et de répondre à d'éventuels nouveaux besoins.

Un danger assez peu écarté

Les deux Chambres, qui se sont prononcées en défaveur de l'initiative, prônent la mise en place de la «Stratégie énergétique 2050». Pour Christian van Singer il ne s'agit pas d'une alternative acceptable étant donné qu'elle ne prévoit pas de date limite d'arrêt et ne met pas en place de mesure de sécurité suffisante pour la fin de vie des centrales. La Confédération a d'ailleurs fait distribuer, en guise de prévention, 4.9 millions de pastilles d'iode pour se prémunir de l'iode radioactif dans un rayon de 50 km autour des centrales. Mais cela ne s'arrête pas là: on sait que si la bise soufflait, la radioactivité se propagerait jusqu'à Lausanne, Genève, sur tout le Plateau et même jusqu'à Lyon. Et si c'est le vent d'ouest qui soufflait, ce serait la Suisse allemande qui serait entièrement touchée. Donc, s'il y avait un vent et ensuite l'autre, la Suisse entière serait touchée par la radioactivité. Il s'agit

donc d'un risque plus qu'important, si grave pour Christian van Singer qu'on ne peut pas accepter «même un très faible risque». Le porte-parole insiste d'ailleurs sur le fait que le risque n'est justement pas très faible: sur moins de 500 centrales en activité, 5 ont eu un accident grave (Three Mile Island, Tchernobyl et Fukushima 1, 2 et 3), ce qui fait un risque d'un sur cent. En outre, la Suisse comporte un risque d'inondation majeur, quatre centrales étant d'ailleurs au bord de l'Aar. Et les risques sont multiples. En plus des catastrophes naturelles, on ne peut pas exclure une erreur humaine, un défaut technique ou même un acte terroriste. «Un accident chez nous est donc possible, conclut Christian van Singer, c'est l'arrogance des scientifiques et des techniciens de dire que ça peut arriver aux autres mais pas à nous.» •

Virginie Bertoncini



Compléments sur le web!

Du futur de la médecine

ROBOTS • Sous forme de robots, applications ou sites web, la technologie médicale est aujourd'hui devenue une vérité. Cependant, des questions restent en suspens quant à son usage.

Bien que la découverte récente d'une prothèse pour orteil datant de 600 avant J.-C. prouve que les technologies médicales ne datent pas d'hier, ce n'est que récemment que celles-ci ont pris une place de plus en plus imposante dans le milieu médical.

Des robots chirurgicaux

Pour le moment, les innovations se posent le plus souvent en tant qu'aides plutôt que concurrentes au personnel médical. S'occupant des tâches ingrates comme déplacer les malades, laver leurs cheveux ou encore apporter les médicaments en temps et en heure, ils permettent aux infirmières de se consacrer davantage à la surveillance et aux soins des patients. Dans un même esprit, l'assistance robotique est utilisée dans un nombre croissant d'opérations. Permettant de stabiliser les tremblements de la main (fréquents lors d'opérations chirurgicales longues) ou de mieux visualiser la partie corporelle opérée grâce à une caméra 3D, l'assistance robotique apporte une grande aide quand l'opération concerne une petite surface ou une zone profonde avec une faible visibilité. Elle permet notamment de réduire la cicatrice, d'éviter les infections et d'amener à une récupération plus rapide. Cependant, le robot Da Vinci n'a pas été vendu à plus de 2000 unités dans le monde. Pourquoi un nombre si faible? Parce que le robot chirurgical reste, à de nombreux points de vue, un sujet à controverse.

Le robot chirurgical, un sujet à controverse

On l'accuse, entre autres, d'augmenter le nombre d'accidents sur la table d'opération. Ceux-ci sont causés soit par une chute d'outils, des brûlures dues à des étincelles ou tout simplement des dysfonctionnements retardant la durée estimée de l'opération. Les avis divergent. Dr Marty Markary, professeur de chirurgie de l'Université John-Hopkins, estime que l'«on ne

sait pas combien de complications liées au Da Vinci sont survenues aux Etats-Unis, mais je suis convaincu qu'il y en a plus qu'avec la chirurgie ouverte classique.» D'un autre avis, son homologue urologue Dr. David Samady est convaincu que «ce n'est pas le robot qui est dangereux, mais le chirurgien qui l'utilise». Au vu des coûts impliqués par l'achat et l'entretien de ces machines, respectivement 2 millions de francs, plus 125 000 annuellement, nous sommes en position de nous demander si l'achat de ces merveilles technologiques est au fond bien justifié. Surtout lorsque l'on remarque que l'achat du robot Da Vinci, spécialisé dans le cancer de la prostate, se traduit par une augmen-



tation du nombre d'opérations de cas, parfois à des stades pas encore suffisamment avancés pour être efficaces. Une façon de justifier et rentabiliser une telle dépense?

Diagnostic fait maison

Heureusement, la technologie robotique ne se limite pas aux robots chirurgicaux. Elle a permis des percées phénoménales dans le diagnostic à l'aide des IRM, des rayons X et des radios. De même, elle a permis de prolonger la vie d'une population vieillissante grâce à ses implants et organes artificiels. Enfin, elle aide tous les jours de nombreux handicapés à vivre une vie meilleure et de nombreux blessés ou anciens comateux à

retrouver leur motricité et à être rééduqués le plus rapidement. Quant aux diagnostics, l'entreprise IBM est actuellement en train de développer Watson, mieux connu sous le nom de «meilleur docteur au monde». Dans la lignée des *Big Data*, en amassant des quantités astronomiques de données sur le Net, il permet à tout un chacun, en inscrivant ses symptômes, d'obtenir directement un ou plusieurs diagnostics, classés par ordre de probabilité. Est-ce une autre preuve de l'entrée dans l'ère du patient-médecin? Certains docteurs donnent déjà le choix aux malades entre différents traitements en présentant leurs avantages et défauts respectifs. Cette déresponsabilisation du médecin

n'annonce rien de bon. Le rapport subjectif du patient quant à ces douleurs est-il en train de perdre de son importance? Le futur des technologies dans le milieu médical est très incertain. Bien que le bilan global des robots chirurgiens soit mitigé, ce milieu est assuré de se développer. De même, cette tendance à s'auto-diagnostiquer va, avec le développement de sites web comme Doctissimo et d'autres serveurs, se renforcer. Le milieu médical est en train de subir un bouleversement gigantesque. Est-ce pour le mieux? •

Alexandre Jewell



Tsépakoi

D'où vient la cravate?

D'un point de vue utilitaire, la cravate d'aujourd'hui sert à cacher les boutons de chemise et à accessoiriser le costard. Réelle marque de distinction, le port de la cravate n'est plus exclusif aux hommes et aux personnages de la haute société. Mais, si sa forme semble actuellement définie – droite, en soie, rayée ou avec un chat pour les plus populaires – l'histoire nous démontre que sa quasi inutilité n'a pas changé, mais ses formes et ses consommateurs ont évolué. Nées sous Louis XIII, les premières cravates sont arborées par un régiment de husards croates. Ces derniers les utilisent sous forme de foulards noués pour protéger leurs chemises et boutons. Selon la légende, le nom de la cravate viendrait d'ailleurs d'un défaut de prononciation du terme «croate». Rapidement mise à la mode sous Louis XIV, elle se porte alors avec de la dentelle, des pompons, des franges et de la couleur. Mais ce sont les dandies anglais du XVIII^e qui lui donnent ses lettres de noblesse en codifiant l'art de la nouer. Plus le nœud est complexe, plus il nécessite de temps pour le faire. Seules les personnes de haut rang pouvaient donc se permettre d'en perdre et d'afficher des nœuds de cravate de haute voltige. Dans plusieurs traités du XIX^e inspirés de la mode anglaise destinés «à tous les fashionables», l'adresse au nœud de cravate est valorisé et son port expliqué. A cette même époque, la cravate se popularise, l'accessoire étant adapté aux besoins des travailleurs. C'est ainsi que naît le modèle le plus en vogue actuellement, le modèle «régate». Sa facilité d'utilisation et sa sobriété la rendent plus adaptée à son port au travail. Dernière modification qui lui donne son aspect définitif: son extrémité coupée en diagonale. Cette coupe, inventée par un cravatier new-yorkais, permet d'éviter que la cravate se froisse lorsqu'elle est nouée. Son histoire connue, il ne reste plus qu'à étudier l'art du nœud, tel que le Pratt, le Windsor ou l'*old Bertie*. •

Emmanuelle Vollenweider



Unilive côté logistique

FESTIVAL • L'organisation d'un festival nécessite un gros travail en amont, notamment au niveau logistique. Unilive n'échappe pas à la règle. Rencontre avec Valentin Longchamp, responsable logistique du festival estudiantin qui prendra ses quartiers sur le campus le 28 avril prochain.

Combien de personnes sont impliquées dans l'aspect logistique d'Unilive et à quel moment le travail commence-t-il pour elles?

Notre comité est composé de 17 personnes réparties en sept domaines. Nous sommes trois à nous occuper de celui de la logistique. Le travail débute dès la rentrée de septembre. Il faut remplir les premières demandes d'autorisation, réserver le matériel et faire le plan du festival. Nous commençons aussi à organiser des rencontres avec la direction ou les services Unibat et Unisep. Ces réunions ont lieu à intervalles réguliers et permettent une parfaite coordination entre notre comité et les différents services de l'Unil.

Quels sont les principaux défis logistiques d'un festival comme Unilive?

A la différence d'autres grands festivals, Unilive est un événement gratuit. Logistiquement, cela implique beaucoup de choses! Il faut pouvoir fournir une infrastructure pouvant accueillir plusieurs milliers de personnes avec un minimum de coûts, tout en respectant les nombreuses normes légales. Il y a également



l'incapacité à prévoir précisément le nombre de festivaliers, qui dépend fortement de la météo. D'un point de vue sécuritaire, nous n'avons aucun moyen de gérer la quantité de bouteilles en verre entrant sur le site festival, du fait que l'enceinte n'est pas clôturée. Nous enregistrons chaque année des blessures dues à des bouteilles cassées et essayons de cibler notre prévention à ce propos. Plus généralement, il faut gérer le matériel, l'eau, l'électricité, les déchets, la

signalétique et les transports.

Concernant cette édition, y a-t-il des évolutions notables par rapport à l'an dernier? Ou des attentes particulières de votre côté?

Plein de nouveautés cette année! Le festival va légèrement s'agrandir. Il y aura un nouvel espace entre les bâtiments Internef et Anthropole, autour de la fontaine. On y trouvera une troisième scène dédiée à la musique électronique et un bar tenu par les

anciens de notre comité. Pour la première fois, on vendra des cigarettes et des cocktails. Il y aura également de toutes nouvelles tireuses à bière, un peu magiques et uniques en Suisse. Enfin, nous changeons de restaurateur. Tous nos stands de nourriture seront tenus par SV Group de la cafétéria de Géopolis. Nos attentes sont les mêmes chaque année: qu'il fasse beau et que les festivaliers passent une soirée mémorable!

Avez-vous déjà des projets ou envies précises pour les futures éditions?

L'objectif des prochaines années sera principalement de consolider l'infrastructure actuelle. Nous avons atteint notre taille idéale, en termes de surface et de fréquentation. Mais nous regorgeons encore d'idées d'améliorations. Cracheurs de feu, écrans géants ou feux d'artifices, les prochaines années réserveront leur lot de surprises! •

Propos recueillis par
La rédaction

Le prix du savoir

TAXES • La FAE tient à affirmer son soutien aux étudiant-e-s valaisan-e-s, confronté-e-s à une réduction des aides à la formation ainsi qu'à une augmentation des taxes d'études. Ces mesures annoncées par le gouvernement valaisan constituent une remise en question de la démocratisation de l'accès aux études supérieures et de la précarisation des conditions d'étude.

Consciente du coût que représentent les études, la FAE considère l'investissement dans le domaine de l'éducation comme un gage d'avenir qui ne peut être une victime systématique de mesures visant à résoudre des problèmes d'ordre structurels et, selon le gouvernement valaisan, à «anticiper les difficultés attendues pour les prochains budgets» (*Communiqué de presse du 23.03.16 du Conseil d'Etat valaisan*). La FAE dénonce des tentatives répétées de baisser le montant des bourses et d'augmenter les taxes

d'études. Elle regrette que le domaine de la formation semble être un terrain privilégié pour la réalisation de rééquilibrages budgétaires, notamment pour qui considère l'éducation comme un bien commun et une valeur fondatrice d'une société démocratique.

Une valeur fondatrice d'une société démocratique

Si les étudiant-e-s sont touché-e-s par la mauvaise gestion des dépenses

publiques, il faut également tenir compte du fait que la panoplie de mesures prévues pour y remédier influe sur la formation dans son ensemble, touchant aussi le corps intermédiaire et professoral. En outre, ces réductions budgétaires ne se limitent pas à la formation, puisqu'elles visent une grande partie du système public, un postulat déposé lors de la session de mars au parlement valaisan allant dans le sens d'une plus grande flexibilité salariale. Parmi les mesures annoncées figure en effet le non-renouvellement de plusieurs

postes au sein de l'État. Parce qu'un modèle de formation démocratique ne peut se baser sur des injonctions managériales, la FAE réaffirme son engagement pour une éducation de qualité, accessible à tou-te-s, quels que soient la provenance et le milieu social. •

Olia Marincek et Maud Reveilhac



Haro sur les sciences humaines et sociales

Une association durable

MONDE ACADÉMIQUE • L'an dernier, le conseiller national Adrian Amstutz (UDC/BE) déclarait que le nombre des étudiants en sciences humaines et sociales (SHS) devait être réduit de moitié. Revenons brièvement sur ce topos: les SHS ne servent à rien.

Quelques semaines avant la rentrée universitaire 2015, Adrian Amstutz a été rejoint dans sa diatribe anti-SHS par son camarade Ueli Augsburg, lui aussi UDC bernois. Les deux larrons semblent d'accord sur l'essentiel: la Suisse forme «bien trop de psychologues, d'ethnologues, de sociologues, d'historiens et de spécialistes de la culture» (A. Amstutz, *Blick* du 12.03.15), qui ne sont pas utiles à l'économie, et ne trouvent pas d'emploi. L'un et l'autre réclament l'instauration d'un examen d'entrée et d'un *numerus clausus* afin de dissuader les jeunes gens d'entreprendre des études dans ces domaines, et de les encourager à se lancer dans un apprentissage. Une motion a d'ailleurs été déposée dans ce sens auprès du Grand Conseil bernois.

Près de deux tiers sont du même avis: il y a trop d'étudiants en SHS

Les réactions ne se sont pas fait attendre, et toutes n'étaient pas hostiles. Selon un sondage en ligne réalisé par le *Blick*, près de deux tiers des personnes interrogées semblent du même avis: il y a trop d'étudiants en SHS, et un *numerus* doit être instauré. Alors, est-il devenu de bon goût d'attaquer les universitaires?

Critique de la critique

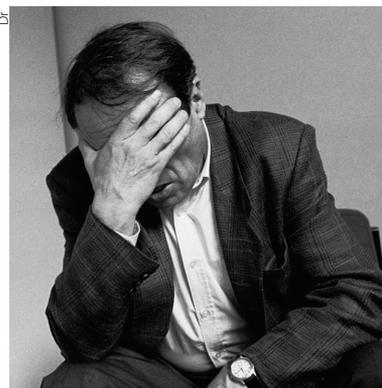
Karl Marx disait de l'économie politique qu'elle avait pour but «le malheur de la société», en... 1848 déjà. La critique d'une discipline (ou d'un ensemble d'entre elles) n'est donc pas neuve, et certainement pas réservée aux sciences «molles»: la période moderne regorge de cas de scientifiques ayant eu maille à partir

avec une forme ou une autre de pouvoir - la plus fameuse étant l'Église. De leur côté, les savants et les intellectuels ont souvent eu des mots très durs pour les autorités politiques, religieuses ou morales; à cet égard, les facultés de SHS ne se privent pas de porter des jugements - parfois sévères - sur l'action politique, y compris celle de l'UDC.

Il va sans dire que les politiciens jugent parfois les politiciens (en particulier leurs adversaires, l'introspection étant, ici comme ailleurs, fort rare), les sociologues les sociologues, les historiens les historiens, et ainsi de suite. A cet égard, le lecteur friand de verbiages réflexifs pourra consulter le site de *L'auditoire*, afin d'y lire une critique (parmi d'autres) sociologique des SHS - aux arguments toutefois fort éloignés de ceux de nos amis unis démocrates centristes.

Des études de chômage

Qu'en est-il de la validité des arguments avancés par Amstutz et Augsburg? La plupart des réponses adressées aux deux compères suivent les deux axes suivants: premièrement, les SHS sont utiles, et l'UDC ne cherche à les attaquer que pour émousser l'acuité des critiques dont elle fait



Pierre Bourdieu, maître de la critique.

régulièrement l'objet de la part des sociologues, intellectuels et autres «gauchistes». Il s'agit donc d'une manœuvre destinée à bâillonner une forme d'opposition. Par ailleurs, affirmant les détracteurs du tandem bernois, les diplômés de ces filières ne sont pas condamnés au chômage: bien au contraire.

Cinq ans après l'obtention de leur maîtrise, seuls 2,8% des diplômés en SHS sont au chômage

Que l'UDC perçoive les sciences humaines et sociales comme un rempart contre ses idées, et qu'elle souhaite les abattre pour cette raison est assez difficile à vérifier. En revanche, les statistiques publiées par l'OFS, réfutent le cliché des «études de chômage»: cinq ans après l'obtention de leur maîtrise, seuls 2,8% des diplômés de SHS sont au chômage, contre 3,8% pour les sciences exactes et naturelles, les mieux lotis étant les étudiants en médecine et pharmacie, avec seulement 0,5%. Pour rappel, en 2015, le taux de chômage global en Suisse était de 3,3%.

Voilà qui devrait donner à penser à nos deux amis bernois. Toutefois, une dernière question reste pendante: à quand un examen d'admission pour les conseillers nationaux? •

Frédéric Henry



Compléments sur le web!

Se présentant comme une «plateforme de projets durables», Unipoly permet aux étudiants de l'Unil et de l'EPFL de s'investir aujourd'hui pour le monde de demain.

Un pied sur le campus de l'EPFL, un autre sur celui de l'Unil, Unipoly se démarque des autres associations universitaires lausannoises par sa mixité estudiantine. Depuis 12 ans déjà, elle essaie d'informer les étudiants quant aux risques climatiques qui pèsent sur notre petite planète et de les sensibiliser au fait que modifier notre mode de vie, qu'importe l'échelle du changement, a toujours un impact. «Chaque geste compte, comme le résume Nicolas Schaad, vice-président de l'association. Nous permettons aux étudiants de s'investir dans les nombreux projets proposés» ajoute-t-il.

En bref, une association hyperactive

L'association supervise le soin des ruches pour l'apiculture, un potager, un système d'achats solidaires, le marché organisé tous les jeudis devant Géopolis et les lundis sur l'Esplanade, entre autres. Et elle grandit et continue de se diversifier, avec l'acquisition d'un four solaire. Composé d'une parabole, il réfléchit les rayons solaires en un seul point, permettant ainsi de chauffer un poêle. Gratuit, et bon, surtout! Et si cela ne suffisait pas, elle a fait partie des associations organisatrices de la Semaine pour le Campus, qui a initié les étudiants aux défis écologiques à l'approche de la COP21 à Paris. Initiative qu'a d'ailleurs salué le Ministère français. En bref, une association hyperactive. Dès lors, si vous vous sentez concernés par la fonte des glaces, le manger local et la révolution verte, Unipoly est faite pour vous! •

Alexandre Jewell

Violence intelligente

EXPOSITION • Du sang, de la chique et du mollard! Le Musée de la main abrite une exposition sur les racines et les conséquences de la violence. Un bon moyen de prendre du recul sur un sujet souvent (trop?) sensationnaliste.

L'annonce d'un massacre au journal télévisé ou d'une affaire morbide suffit à tenir en haleine les téléspectateurs, tout comme une bonne bagarre réunit la foule. C'est le paradoxe de nos sociétés modernes, où la violence, bannie de nos vies quotidiennes, finit par être surreprésentée dans les médias et le divertissement. Cet étalage de brutalité apporte-t-il des bienfaits cathartiques, ou incite-t-il à l'imitation?

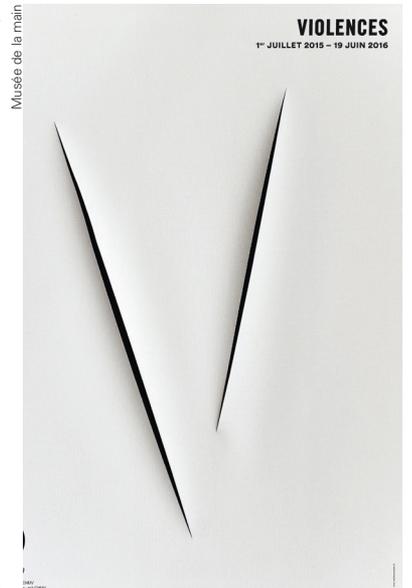
Ces questions, et beaucoup d'autres, sont traitées dans l'exposition «Violences» du Musée de la main, jusqu'au 19 juin 2016. Que les âmes sensibles se rassurent, il n'y a pas de tripes à la milanaise au menu, mais des témoignages, des petits films ou des photos qui suggèrent plus qu'ils ne montrent. Installée sur deux étages,

la visite débute par une ouverture générale sur la violence et les différentes manières de l'aborder. On apprend notamment que les plus brutaux sont parfois les plus jeunes ou que la violence a longtemps été un outil pédagogique.

Dans la seconde partie de l'exposition, la violence est instanciée en plusieurs étapes. On pénètre d'abord dans un salon où l'on nous parle de la violence domestique, puis des casiers d'ouvriers présentent des témoignages de brutalité au sein du travail. Une salle est aussi consacrée au harcèlement à l'école. La question du témoignage est ensuite traitée au travers d'images et de textes. Finalement, le musée nous pousse à nous questionner sur les représentations modernes de la violence.

Séquencer cette violence, découper et analyser ses mécanismes et ses effets, donner la parole aux victimes, tenter de comprendre les auteurs, autant de sujets qui constituent le cœur de l'exposition. Cette première nous est exposée de manière choisie, contrôlée, avec un regard analytique, une approche qui change du traitement médiatique habituel. D'ailleurs, ce ne sont pas les parties les plus explicites qui paraissent nécessairement les plus choquantes. Les témoignages écrits d'esclaves modernes, accompagnés de photos sobres, sont des plus éprouvants. Heureusement, la visite se termine sur un instant de méditation, séparation nécessaire entre violence et vie quotidienne. •

Victor Comte



Mariage entre science et humanitaire

EPFL • Au début du mois de mars, le CICR et l'EPFL annonçaient le lancement du Humanitarian Tech Hub, un programme de recherche et de développement qui a pour objectif de favoriser la collaboration entre les domaines humanitaire et scientifique.

Le Humanitarian Tech Hub, une collaboration entre l'EPFL et le CICR, vise de nombreux domaines tels que l'énergie, l'information ou les technologies biomédicales. Le programme est né du constat que la plupart des crises et des conflits se développent actuellement sur la longueur. Le travail humanitaire se fait donc toujours dans l'urgence mais doit également être réfléchi sur le long terme. Ces nouvelles contraintes demandent alors de nouvelles réponses et de nouveaux partenaires. D'après Kalubi Dikolela, collaborateur CICR, le problème se rencontre au niveau de la coordination et du développement des projets. Il relève qu'«il existe beaucoup de bonnes idées mais elles ne dépassent que rarement le stade de pilote».

Projets sur le long terme

En effet, pour qu'un projet reste viable sur le long terme, plusieurs acteurs et dimensions entrent en jeu

et doivent être coordonnés. Tout d'abord, il faut une problématique humanitaire et une idée scientifique pour y répondre. Il est ensuite nécessaire de trouver une opportunité de réalisation mais aussi un financement pour le programme lui-même.



Prothèse fabriquée par le CICR.

Le premier projet du Humanitarian Tech Hub, une prothèse de pied adaptable à

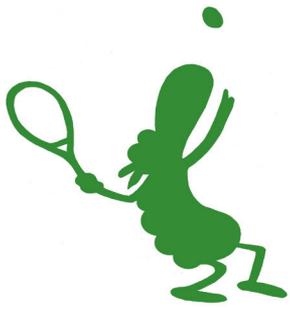
tout type de terrain, regroupait tous ces éléments. Comme nous le fait remarquer Kalubi Dikolela, «il faut savoir qu'environ 80% des personnes en situation de handicap vivent dans des zones en voie de développement, les solutions déjà existantes dans les pays occidentaux sont donc évidemment trop coûteuses et peu adaptées à cet environnement». De plus, le CICR, qui produit des prothèses depuis plus de vingt ans, a déjà une expertise de terrain poussée dans ce domaine qui, associée à l'expertise scientifique de l'EPFL, permettra alors de surmonter ces défis.

Travailler ensemble

Mais les collaborateurs du Humanitarian Tech Hub pensent déjà à la suite. Kalubi Dikolela s'intéresse actuellement à un projet de l'EPFL qui cherche à simplifier les appareils de radiographie, le GlobalDiagnostiX. Le problème actuel de ces équipements est qu'ils s'abîment facilement lors de

coupures de courant. L'EPFL a donc développé un appareil de radiographie qui accumule l'énergie pour pouvoir fonctionner sans électricité, et qui est totalement mécanique tout en restant extrêmement maniable. De plus, cet équipement a un coût d'achat et d'entretien dix fois moins élevé que les solutions actuelles. Le projet du Hub serait alors d'étendre ces améliorations à d'autres appareils médicaux. Le rôle central du Hub est donc, comme le rappelle Kalubi Dikolela, de comprendre et d'analyser les intérêts des différents acteurs, pour réussir à coordonner des entités radicalement différentes de façon à contrôler toutes les étapes de la chaîne de valeur. Le Humanitarian Tech Hub n'a d'ailleurs pas la prétention d'apporter l'innovation mais plutôt de réussir à rassembler tous les acteurs pour leur permettre de réaliser, ensemble, un projet jusqu'à son aboutissement. •

Julie Bianchin



Vélo électrique : nouvelle gangrène du cyclisme ?

DOPAGE • Suite à la découverte d'un vélo équipé d'un moteur sur le circuit professionnel en ce début d'année, le dopage mécanique n'est plus un mythe mais bel et bien une réalité à laquelle le cyclisme se retrouve confronté. Retour sur cette nouvelle forme de dopage.

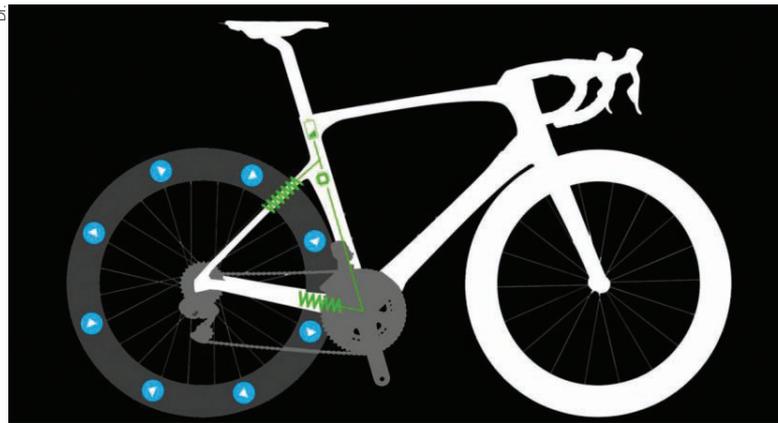
30 janvier 2016. Ce jour fera date dans l'histoire du cyclisme. La Belge Van den Driessche se fait prendre en possession d'un vélo motorisé lors des championnats du monde de *cyclo-cross* et devient ainsi le premier cas détecté de fraude technologique dans le milieu. De quoi faire ressurgir la rumeur d'un sport gangréné par une nouvelle forme de tricherie, le dopage mécanique. Déjà peu épargnée par les différentes affaires de dopage pharmacologique organisé, l'Union Cycliste Internationale (UCI) se retrouve à nouveau confrontée à une menace qui se précise et qui pourrait avoir l'effet d'une bombe si elle s'avérait être une pratique répandue au sein du peloton.

Une nouveauté relative ?

Il faut toutefois considérer ce terme de nouveauté, qui reste relative. En effet, le doute subsiste depuis plusieurs années quant à la présence de vélos motorisés dans les compétitions élités. Des cas de performances atypiques - comme celles de Fabian Cancellara (Tour des Flandres, Paris-Roubaix 2010) et de Chris Froome (Tour de France 2015) qui dépassent aisément leurs adversaires dans la montée sans la moindre difficulté, ou bien encore de phénomène suspect comme la roue du vélo d'Hesjdal qui continue de tourner après sa chute (Vuelta 2014) - ont donné naissance à de nombreux soupçons émergeant de coureurs rivaux ainsi que de l'opinion publique.

Des propriétés discrètes et difficilement détectables à l'oeil nu

Néanmoins, sans preuves concrètes, tout cela ne reste que suspicion. Selon Olivier Aubel, maître d'enseignement et de recherche à l'ISSUL et



spécialiste en matière de dopage dans le milieu du cyclisme, ce n'est que récemment que la présence de vélos motorisés dans le peloton est envisageable. Un nouveau système inventé depuis peu pourrait être utilisé par quelques cyclistes pour ses propriétés discrètes et difficilement détectables à l'oeil nu.

Le mécanisme probable

Ce système, c'est celui de la roue électromagnétique. Cette dernière, composée de câbles électriques au sein de sa jante, a une polarité inverse aux électro-aimants présents dans la fourche arrière. Grâce à ce principe, la roue accélère de manière incrémentale lorsque le système est déclenché par ondes.

L'autre système existant est celui du moteur électrique, implanté dans le tube de la selle. Il fonctionne grâce à l'énergie fournie par une batterie également cachée dans ce tube, lui permettant ainsi de faire tourner le pédalier. Or, jusqu'à très récemment, cette batterie était placée dans une fausse gourde et se trouvait être facilement détectable car trop volumineuse. Utiliser ce mécanisme consisterait donc à prendre d'énormes risques, et pour cette raison, son existence au sein du peloton professionnel ces dernières années est considérée

comme peu probable.

Au-delà de l'acceptable

Suite à la découverte de ce cas de vélo motorisé en *cyclo-cross*, l'UCI a modifié son règlement et compte augmenter considérablement le nombre de ses contrôles. Désormais, le tricheur se retrouvera disqualifié et suspendu au minimum 6 mois, en plus d'une amende pouvant aller jusqu'à 200'000 francs suisses. De quoi être dissuadé d'utiliser ces systèmes, surtout que ce type de dopage n'est pas accepté moralement par le milieu du cyclisme professionnel. Comme nous l'apprend Olivier Aubel : «Le dopage mécanique ne respecte pas la valeur de la quantité de travail fourni à l'entraînement, contrairement au recours à des produits dopants, fait accepté dans la culture cycliste.»

Ainsi, il est fort probable que la pratique soit dénoncée si elle est découverte par d'autres concurrents. Pas d'omerta plausible, comme cela a été le cas par le passé avec le dopage pharmacologique, l'assistance électrique étant considérée comme inexcusable. Affaire à suivre, donc. De nouveaux cas de tricherie mécanique terniraient encore plus l'image du cyclisme déjà bien écornée. •

Xavier Crépon

Des jambes poilues dans les bassins des JO ?

A l'occasion des JO de 2012 à Londres, les femmes ont eu accès à toutes les disciplines olympiques. Un grand pas vers l'égalité, jubilait-on. Les hommes, de leur côté, voient la porte d'accès à deux disciplines obstinément close.

À la fin du XIX^e siècle, personne ne s'offusquait de voir des hommes, et eux seulement, investir des bassins dans des performances de ballet aquatique. Au début du XX^e siècle, en revanche, un athlète russe, champion de nage papillon, s'affirme au bord des larmes à l'idée des jambes poilues des nageurs synchronisés émergeant de l'eau. Cette déclaration, loin d'être aussi ironique que son ton le suggère, fait écho à l'ajout, en décembre 2014, d'une épreuve de duo mixte à certaines compétitions de natation synchronisée par la Fédération Internationale de Natation.

Persistence des stéréotypes

Alors que les femmes concourent depuis quelques années dans toutes les disciplines olympiques, le règlement des mythiques jeux exclut toujours les athlètes masculins des épreuves de natation synchronisée et de gymnastique rythmique, prétextant une trop faible représentation. En réalité, les stéréotypes ont la vie dure, et accepter uniquement les nageuses ne participe pas à la démocratisation de la *synchro* masculine. Au contraire. Tout comme dans la danse classique, les attributs considérés comme féminins, tels que la sensibilité ou la grâce, mis en avant dans cette discipline, ne sont pas ceux que valorise le monde sportif en général. Alors quand un homme s'adonne à une pratique dite féminine, il fragilise à la fois sa masculinité et sa qualité même d'athlète. D'ailleurs, dans l'épreuve de duo mixte, la chorégraphie tend à reproduire ces représentations, le nageur étant celui qui soulève, puissant, sa partenaire si gracieuse... •

Ophélie Schaerer

Ubu roi de l'EPFL

Le Dossier K, troupe de théâtre estudiantine, présente ce printemps sa pièce annuelle. C'est *Ubu Roi* d'Alfred Jarry qu'ils joueront, et l'on se réjouira de voir quelques-uns de nos semblables se perdre dans la délectable absurdité de cette œuvre.

Ubu Roi, par le Dossier K, du 28 avril au 2 mai puis du 19 au 21 mai, salle polyvalente de l'EPFL.



Dossier K

30 ans de livres

Le Salon du livre et de la presse de Genève fête cette année son 30^e anniversaire. Au programme, toujours autant d'événements alléchants et la promesse de belles découvertes!

30^e Salon du livre et de la presse, du 27 avril au 1er mai, Palexpo, Genève.

Montre-nous ton campus



PRIX DE LA CHAMBERONNE CONCOURS PHOTO
thème: **VUES SUR LE CAMPUS**

L'auditoire organise son troisième prix photographique! Pour participer, taggez vos triptyques sur Instagram avec #Chamberonne2016. Le concours est ouvert à toute la communauté de l'Unil et de l'EPFL. De jolis prix à la clef!

3^eème Prix de la Chamberonne, délai au 20 avril.

Dancez maintenant!

Comme chaque année, professionnels, amateurs et profanes sont invités à célébrer la danse sous toutes ses formes, dans toute la Suisse! Tango, danse de caractère, africaine, classique, hip-hop et tant d'autres, vous avez l'embarras du choix!

Fête de la danse, du 12 au 16 mai.

Le professeur Rollin à SAT

François Rollin nous fait l'honneur de sa présence trois soirs consécutifs à Satellite pour y jouer son dernier spectacle. Si vous trouvez une place, courez-y!

Le professeur Rollin se rebiffe, du 21 au 23 avril, Satellite, EPFL.



Et aussi...

Bérénice, de Jean Racine, le 21 avril, Théâtre du Passage, Neuchâtel.

Un truc super, à une heure formidable, dans un endroit vraiment génial.

Festival Visions du Réel, jusqu'au 23 avril, Nyon.

Coup d'vent sur la jetée d'Eastbourne, de Jacques Probst, jusqu'au 24 avril, Théâtre Pulloff, Lausanne.

Un non-événement, nulle part, jamais.

Barbe-neige et les sept petits cochons, du 24 au 27 avril, Opéra des Nations, Genève.

Soirée de soutien aux librairies Basta!, le 25 avril, Zelig, Unil.

Je suis Fassbinder, de Falk Richter, du 26 avril au 4 mai, Théâtre de Vidy, Lausanne.

Festival Unilive, le 28 avril, Unil.

Ce que tu veux, où tu veux, quand tu veux.

Avracavabrac, le 30 avril, Le Bourg, Lausanne.

Désordres, Cie du 3^eème Etage, danseurs de l'Opéra de Paris, le 1er mai, Théâtre de Beausobre, Morges.

Commedia, Festival de théâtre universitaire de Genève, du 9 au 15 mai, Comédie de Genève.

Mardi, le second jour de la semaine.

Festival Balélec, les 14 et 15 mai, EPFL.



Vos beaux livres me font mourir d'amour

ÉDITION • Les Editions de la Marquise, basées à Lausanne, verront le jour sous peu. Zoom sur ce projet à l'origine duquel est une ancienne étudiante de l'Unil.

Des études de lettres peuvent mener en bien des lieux. Beaucoup finissent dans des salles de classe ou dans les pages des journaux. Mais pas que. Oh non, pas que. Certains, par exemple, s'épanouissent dans le milieu éditorial. Après un Bachelor et un Master en littérature française à Lausanne et Paris, où elle a pu se spécialiser dans ce domaine, Inès Marques est directement entrée dans le milieu de l'édition romand. Cinq ans plus tard, elle y officie toujours. Seulement, elle souhaite aussi entreprendre son propre projet. Laurent Küng, récemment deuxième de notre Prix littéraire de la Sorge, lui aussi, mène des études de lettres à l'Unil, il est actuellement en Master de français. Peu avant cela, au sortir du Bachelor, il prend un virage à

nonante degrés et s'inscrit en médecine. Cela ne lui plaît cependant pas du tout, et il n'y reste que deux semaines.

Le milieu éditorial subsiste grâce à de telles initiatives

Avant de revenir au bercail, il a un hiver pour lui. Il peut alors prendre le temps d'écrire et, en deux mois et demi, bâtit son premier roman. C'est là, il y a une année à peine, qu'Inès Marques décide de faire de celui-ci le premier livre de sa propre maison d'édition. Ainsi, deux projets se rejoignent, et les Editions de la Marquise pourront naître. Il est

ensuite question de la construire, cette maison. Comme pour tout projet entrepreneurial, il faut un capital de départ. Laurent apporte alors son aide à Inès dans la recherche de subventions, qu'ils recevront de différentes villes et communes, mais aussi de fonds privés. Il faut aussi réfléchir à la formation d'une équipe: de qui s'entourer? Ils cherchent donc des illustrateurs, et les créations de ceux qui les rejoignent orneront les deux premiers ouvrages à paraître. Celui de Laurent, qu'il signe sous le pseudonyme d'Auguste Cheval, *La disparition de l'homme à la peau cendre*, est l'enquête burlesque que mènent deux mauvais dragueurs après qu'ils se rendent compte qu'une jeune femme que courtise l'un d'eux est mêlée à un meurtre.

L'autre, *Les Immortels*, est un recueil de nouvelles qu'a écrit un tout jeune auteur de 20 ans, Louis Bonard. Les deux livres sont sous presse et devraient sortir d'ici au vernissage des Editions, le 7 mai prochain. Il est bien sûr impossible pour l'instant de vivre d'une telle entreprise. Inès Marques poursuit ainsi sa carrière au sein de plusieurs éditions romandes et s'occupe de la sienne dans son temps libre. Le milieu éditorial n'est pas au plus grand de sa forme, mais c'est grâce à de telles initiatives et aux personnes motivées qui les lancent qu'il peut persister, même en ces temps de crise. •

Fanny Utiger

Retour à l'école des sorciers

MAGIE • Après la parution du dernier livre du succès planétaire en 2007, l'univers de Harry Potter revient sur le devant de la scène à travers différents supports. Zoom sur le phénomène.

Alors que nous tournions les dernières pages de *Harry Potter* il y a de cela neuf ans, son auteure rouvre cette année les portes du monde des sorciers. En effet, de nombreuses nouveautés attendent ceux parmi nous qui espèrent encore recevoir une lettre de Poudlard. Cet été aura lieu à Londres la représentation de *Harry Potter and the Cursed Child*, pièce de théâtre qui suit les aventures du fils de Harry, Albus. Le script, écrit par Jack Thorne en collaboration avec J.K. Rowling, sera publié au cours de l'été et formera le huitième livre de la saga. L'occasion de découvrir les personnages familiers et leur entourage sous un autre angle. Côté cinéma, le premier film d'une trilogie sortira en novembre 2016. *Fantastic Beasts and Where to Find Them (Les Animaux fantastiques en français)* est une adaptation du livre éponyme de J.K. Rowling sorti en 2001. L'histoire prend place environ 70 ans avant les

aventures de Harry, dans le même univers, ce qui permettra de se replonger dans ce monde fascinant.

Suite après suite?

Ces nouvelles ont enthousiasmé la majorité des fans, mais ont suscité chez certains un agacement face à l'idée de «simplement» reprendre une histoire à succès. Ces sorties semblent symptomatiques d'une culture qui ressent de plus en plus le besoin d'aller au bout d'un monde fictionnel, incapable d'abandonner certaines histoires, comme le montrent les nombreux *spin-off* et autres suites développés dernièrement (nous vous en parlions d'ailleurs dans le n°230). S'il s'agit parfois d'un emprisonnement, il semble au contraire que ce soit pour J.K. Rowling plus une expansion qu'une répétition. Ces projets sont en effet particulièrement originaux: elle varie non seulement les contenus (il ne s'agit plus de Harry)



mais également les moyens, puisqu'en plus du théâtre et du cinéma, elle est aussi présente sur internet via le site *Pottermore*, créé en 2011 et relancé fin 2015. Le site donne notamment accès à des informations exclusives concernant les personnages, objets et lieux du monde des sorciers, en plus d'héberger des textes inédits de l'auteure, dont actuellement une série sur la

magie en Amérique. Ainsi, par le biais de différentes plateformes, elle développe des histoires originales dans un univers familier, toujours captivant néanmoins. Il y a donc de quoi se réjouir de ces nouveautés, et de cette occasion de s'éloigner des Moldus quelques heures pour redécouvrir la magie du monde des sorciers. •

Valentine Michel

Musique d'avenir

ROCK • «Je m'exprime avec la guitare.» Félix Rabin, jeune musicien prometteur, est un physicien de l'acoustique, un alchimiste musical. Il s'est produit au Verbier Impulse en avril et sera cet été à Festi'neuch.

Chézard-Saint-Martin, dans le canton de Neuchâtel. C'est le *ground zero*. C'est dans ce village de la commune du Val-de-Ruz que Félix Rabin, guitariste, compositeur et interprète, a commencé la gratte à l'âge de 15 ans. Depuis, son médiator ne l'a plus quitté et, à un peu plus de 20 ans, il a monté son propre projet musical et s'est déjà produit sur plusieurs scènes helvétiques.

«Entre le blues et le rock, avec une sonorité très aérienne»

Sans subalterne, sans maître, il ne donne d'ordres ni n'en reçoit. «Je fais tout de A à Z. Je suis assez exigeant. J'ai toujours eu envie de tout faire. Je joue sous mon nom, ce qui me laisse une grande liberté artistique et puis je veux tout assumer.» Pour l'accompagner sur scène, il s'est entouré d'instrumentistes expérimentés, tel que Mimmo Pisino, le bassiste de Stress. «Aucun d'entre eux n'a mon âge, mais ce sont des professionnels.» Quant à son style de musique, «c'est entre le blues et le rock, avec une sonorité très aérienne». Il y a chez

Félix Rabin des moments de vélocité qui ne sont jamais identifiés, des moments de suavité, de douceur et des moments d'impact pur, des explosions musicales. Il a apporté un autre feu à la fournaise mélodique. On est versé dans la chimie des *overdrive*, des distorsions et des *fuzz*.

Il vient de sortir son premier *extended play* intitulé *Down Our Roads*, qui a la particularité d'être un DVD musical enregistré en *live* et comporte six titres. «C'est aussi visuel, pas seulement auditif.» Il n'a pas voulu sortir d'album. «Chez nous, on consomme beaucoup d'artistes étrangers. Je connais des artistes suisses qui ont fait des CD et qui les ont vendus à perte. Je préfère sortir des EP, car c'est plus rentable.» Cet été, il se produira à Festi'neuch et au

Verbier Impulse. Il a aussi joué au Montreux Jazz Club. «A partir de minuit, il y a des *jam sessions*. C'est une improvisation musicale entre plusieurs musiciens. J'ai été invité par le festival et j'ai joué en trio avec mon groupe et Mathieu Chedid a joué avec nous. C'est sans doute ma plus belle expérience musicale.»

Intégrité et curiosité

«Au niveau de la composition, je n'ai pas d'habitude très stricte, ça vient



Félix Rabin et Mathieu Chedid au Montreux Jazz Club.

quand ça vient. C'est très aléatoire.» Il y a dans sa création une intégrité et une honnêteté musicale. Son ego n'interfère pas avec sa musique. «Ça ne revient qu'à moi d'être curieux, de m'intéresser à des choses et de travailler.» Sa capacité à se renouveler et à remettre en question son art fait de Félix Rabin un artiste singulier. Il sacrifierait l'empire du monde pour un seul moment d'échange acoustique avec Jimi Hendrix ou Eric Clapton, des musiciens exceptionnels de créativité

et de force. «A l'époque de Woodstock, le guitariste était vu comme un symbole. Aujourd'hui, c'est difficile à dire. Il faudrait un article propre pour expliquer mon avis.» Félix Rabin aimerait vivre de sa passion. «Pour l'instant je suis sur la bonne voie. Il y a aussi des histoires avec des labels. Mais l'objectif pour ces prochaines années, c'est de continuer à jouer encore comme je le fais.» •

Alwin Occelli

Kartoffeln are féculents

FESTIVAL • Toujours fidèle au rendez-vous, le Fécule revient cette année du 25 avril au 12 mai avec une nouvelle programmation riche et enthousiasmante. Petit aperçu.

Le Fécule, pour les néophytes, est *the festival des cultures universitaires*, organisé par les Affaires culturelles de l'Unil. Et cette année, il s'associe avec le Comédia et le FUTHÉ, deux festivals d'étudiants respectivement à Genève et à Neuchâtel. Comme l'explique Marie Feihl, responsable de l'événement, l'idée est de constituer «un pôle de création artistique des étudiants»: c'est dans cette optique que les trois festivals accueilleront tour à tour la compagnie grenobloise Rêves arrangés pour un spectacle



consacré au *mobbing*: *Les Yeux d'Anna*. Mais avant cela, Fécule ouvre – ou plutôt ferme – le bal avec *Sorry, we are closed*, second spectacle en anglais (surtitré en

français) d'une ancienne étudiante, Elizabeth Leeman. Humour noir et fantaisie garantis! Et ce n'est qu'un maigre aperçu de la programmation qui inclut cette année un bal folk et une soirée slam.

Il y aura même du cidre et des hot-dogs maison

Fécule n'est pas seulement un festival artistique. Il s'applique également à construire un échange: tout

d'abord culturel, impliquant les étudiants à qui seront offerts de nombreux concours et ateliers, puis plus matériel à l'occasion d'un videgrenier et d'un vide-dressing à des prix dérisoires. Il y aura même du cidre et des hot-dogs maison, nous souffle-t-on (en passant). Après tout, c'est aussi un aspect de la culture estudiantine. •

Jérémy Berthoud

Fol anniversaire

En ce début d'année, la Collection de l'Art Brut à Lausanne fête ses 40 ans!

C'est Jean Dubuffet, qui, en 1949, questionne et invente le concept d'Art Brut lors d'une première exposition à Paris. Les œuvres sont sélectionnées par ses soins et souvent acquises par le biais de psychiatres lors de visites dans les hôpitaux. Il valorise l'art marginal, va le chercher où personne n'a pensé regarder. Dans «L'art brut préféré aux arts culturels», Dubuffet écrivait: «Le vrai art il est toujours là où on ne l'attend pas. Là où personne ne pense à lui ni ne prononce son nom.» Il y a 40 ans, en février 1976, après que Dubuffet eut fait donation de sa collection à la Ville de Lausanne, La Collection de l'Art Brut ouvrait ses portes. Pour fêter cet anniversaire, le musée a mis en place l'exposition «L'Art Brut de Jean Dubuffet: aux origines de la collection» depuis début mars et ce jusqu'au 28 août. Aujourd'hui, l'on peut dans le cadre de cette exposition admirer des œuvres exposées à Paris en 1949. Au dernier étage du musée, chacune d'entre elles est accompagnée d'un petit encadré qui indique la date d'entrée dans la collection et son donateur. Dans une salle aux murs blancs contrastant avec les étages sombres, une exposition aussi lumineuse que pesante. Le weekend du 16 et 17 avril, en collaboration avec l'Arsenic, auront lieu la diffusion d'une pièce radiophonique, un spectacle, une visite animée et d'autres performances à ne pas manquer!

DB



Au fil des œuvres: L'art, meilleure arme de guerre?

Présente à tous les âges de l'humanité, la guerre, si elle décime les Hommes, fournit également de l'inspiration pour grand nombre d'entre eux.

Au sein de l'art, des sujets sont rattachés à une époque précise, et d'autres transcendent les époques. La guerre, puisque constamment présente, fournit un thème qui a traversé les siècles, et même les supports artistiques. En effet, des artistes en tout genre – peintres, écrivains, photographes ou musiciens – ont traité du sujet de la guerre, et plus particulièrement pour en dénoncer les horreurs.

Cet art engagé existe depuis bien longtemps, et est bien parti pour perdurer. Afin de ne pas nous perdre dans une histoire trop lointaine, commençons par le XIX^e siècle. A cette époque, Napoléon règne sur l'Espagne, ce à quoi s'opposent des insurgés madrilènes. Des conflits apparaissent donc fréquemment entre l'armée française et ses opposants espagnols. C'est cela que représente Francisco de Goya par sa toile du *Tres de Mayo*, peinte en 1814. Sur celle-ci, Goya illustre l'exécution de certains insurgés par l'armée française. L'horreur de tels actes



Tres de Mayo, Francisco de Goya

est par ailleurs mise en avant par les nombreux cadavres qui jonchent le sol, et le courage des insurgés salués par l'un d'eux qui se dresse face à ses bourreaux. Goya souhaite ainsi rendre hommage aux Madrilènes défunts qui ne souhaitaient que libérer leur pays. Ce sont des scènes similaires que fait paraître Robert Capa un siècle plus tard. En effet, ce célèbre photographe de guerre est envoyé pour couvrir la Guerre civile espagnole en 1936. Si son nom demeure fameux, c'est non seulement pour sa photographie très controversée intitulée *Mort d'un soldat républicain*, mais davantage pour



Mort d'un soldat républicain, Robert Capa

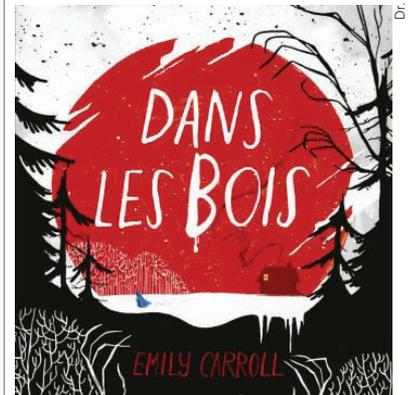
sa dénonciation des scènes d'horreur que produit la guerre. Capa offre ainsi un aperçu du désespoir des soldats, de leur solitude ou encore des atrocités auxquelles ils doivent faire face tous les jours. Seulement quelques années plus tard éclate la Seconde Guerre mondiale, qui permet l'apparition de nombreux écrits de la Résistance. Ainsi, l'on peut penser à l'écrivain et poète français René Char. Celui-ci, mobilisé dès 1939, rédige un véritable carnet de guerre alors qu'il est au front. En 1939 paraît alors son recueil *Feuillets d'Hypnos*, qui regroupe 237 fragments de textes écrits durant la guerre. Char y délivre ses impressions sur l'Homme, ses envies quant à la fin de la guerre, mais par dessus tout l'absurdité de celle-ci. Ses descriptions de cadavres mutilés font froid dans le dos, et notre compassion pour Char et ses collègues soldats est sans limite à la lecture de ces fragments. Si la Seconde Guerre mondiale fait désormais partie de l'Histoire, elle ne disparaît cependant pas de nos esprits. C'est ce que montre, par exemple, une chanson issue du dernier album de Mickey 3D, dont la sortie est prévue pour ce mois d'avril. En effet, dans *La Rose Blanche*, le groupe a choisi de rendre hommage à Sophie Scholl, une jeune Allemande qui, parce qu'elle se battait contre l'idéologie nazie et pour la liberté de chacun, a été décapitée le 22 février 1943. L'art, quels que soient ses supports, a donc été, et reste, un moyen privilégié pour dénoncer les horreurs de la guerre et afficher clairement sa résistance face à celle-ci.

LB

Dans les bois...

Mélangant horreur et conte de fées, *Dans les Bois* est un recueil de BD sorti en janvier 2016.

Le bois recèle des mystères: s'il est un lieu effrayant rempli de créatures monstrueuses, il est aussi le point de jonction entre les différentes nouvelles de cette bande dessinée. Si les protagonistes s'y perdent tout autant qu'ils y tuent ou tentent de s'en échapper, ils sont malgré eux toujours à la merci de troubles encore plus grands. Et c'est cela qui plaît; l'œuvre d'Emily Carroll est subtile. Tout en jouant sur des peurs et des événements tragiques de la vie quotidienne, *Dans les Bois* offre le luxe d'une ambiguïté perma-



nente au fil de son parcours: entre imagination et réalité, monstrueuse humanité ou créatures surnaturelles, où se situe la vérité? Tout en finesse, «L'homme est un loup pour l'homme» prend alors une double dimension: l'Autre est source de malheur, tout autant que la figure du loup, du monstre de l'œuvre qui prend possession des hommes et les dévore de l'intérieur. Cette délicieuse ambiguïté, entre métaphore du mal et réalité de créatures surnaturelles fait du recueil horrifique une véritable gourmandise littéraire. A travers une réinterprétation de conte populaire, la bande dessinée d'Emily Carroll a également le mérite de nous renvoyer à notre propre enfance: que représentaient ces fables lors de ces premières lectures et quelles significations leur attribue-t-on en tant qu'adultes? Face à ces questions, une seule chose reste dès lors sûre: *Dans les Bois* recèle des mystères.

SW

Un coup de crayon

Le Gars des Canards a encore craqué.

BREAKING NEWS;
FIDEL CASTRO SERAIT UNE LICORNE



Adrien Miqueu

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

ZELIG – Ceux chez qui vous pouvez aller boire un verre sur le campus



UNE SERIE

The Wire (entre 2002 et 2008 sur HBO)
Cinq saisons trépidantes mettent en scène des personnages issus de toutes les strates sociales de la ville de Baltimore. On reste pantois du réalisme qui émane de cette fresque sociale. Pas de sensationnalisme ou d'apitoiement. La neutralité du regard posé sur des situations dramatiques devenues banales renforce la critique. En *Comédie humaine* du petit écran, *The Wire* dresse un portrait sociologique de la vie urbaine américaine au XXI^e siècle.

UN LIVRE

La médiocratie, d'Alain Denault

Rangez ces ouvrages compliqués, les livres comptables feront l'affaire. Ne soyez ni fier, ni spirituel, ni même à l'aise, vous risqueriez de paraître arrogant. Atténuez vos passions, elles font peur. Ce regard perçant qui inquiète, dilatez-le, et décontractez vos lèvres – il faut penser mou et le montrer, parler de son moi en le réduisant à peu de chose. Les temps ont changé. Ni la prise de la Bastille, ni l'incendie du Reichstag n'ont eu lieu, l'Aurore n'a encore tiré aucun coup de feu. Pourtant, l'assaut a bel et bien été lancé et couronné de succès: les médiocres ont pris le pouvoir.

UN GROUPE

Mando Diao

Ce groupe de rock suédois a beaucoup de succès, surtout dans son pays, et fait des salles et des festivals d'envergure en Europe, mais n'est connu que d'un public plutôt curieux, et gagne largement à l'être plus. Ils ont un côté Beatles, mais aussi un son rock plus crade dans la même veine que celui de leurs compatriotes les Hives. Les deux chanteurs ont une voix sortant du mille-fois-entendu, qui complète celle de l'autre et sait transmettre des émotions de manière bluffante, droit dans tes oreilles. •

Alain Delon fait figure de style

Les figures de style ne se trouvent pas uniquement dans les livres, mais aussi dans le quotidien. Saurez-vous retrouver qu'est-ce que c'est qui correspond à quoi? Ou genre pas trop? (Là on fait genre on déconne mais ça fonctionne pour de vrai et c'est rigolo. Si.)

Allitération et assonance

Oxymore

Antonomase

Anaphore

Litote

Allégorie

Euphémisme

Ironie

Prétérition

Hyperbole

Antiphrase

Ellipse

Parataxe

Panama Papers

«J'ai changé», Nicolas Sarkozy

Le rôle de la Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale

Une bicyclette et un poisson

La vidéo de Johann Schneider-Amann, pour ne pas la citer

Kanye West qui implore le monde de lui donner de l'argent.

Netflix and chill

Donald Trump et sa Connerie

«On ne peut accueillir toute la misère du monde»

Remaniements ministériels du gouvernement français

Tanguy

Le burkini

Alain Delon



On ne regarde pas Alain Delon, c'est Alain Delon qui regarde on



Petites annonces

ANCIEN SYNDIC
VEND
CRAVATES À ILLUSTRATIONS FÉLINES

FIFA RECHERCHE PRÉSIDENT
SANS LIEN AVEC
MICHEL PLATINI,
LE PANAMA
OU UN RICHE SAOUDIEN
QUELCONQUE

RECTO
VEND
VERSO
(ET VICE ET VERSA)

AVENTURIERS
RECHERCHENT
ARCHE PERDUE

ABUS D'ALCOOL
DONNE
MAL À LA TÊTE
(ET PLUS SI AFFINITÉS)

TERRORISTE
RECHERCHE
BRETELLES
(N'AYANT PLUS DE CEINTURE À DISPOSITION)

VIEUX CON
FAIT LA MORALE À
SALE JEUNE
SANS RENDEZ-VOUS
APPELEZ LE
021 692 25 90

CHACUN
CHERCHE
SON CHAT

PRÉSIDENTE DU FN
RECHERCHE
DIGNITÉ
ÉGARÉE LORS D'UN
SÉJOUR AU QUÉBEC

VIE
RECHERCHE
SENS
SI POSSIBLE PAS TROP
COMPLIQUÉ

MARCEL
RECHERCHE
TEMPS PERDU

RÉDACTION FATIGUÉE
RECHERCHE
INSPIRATION
POUR COMPLÉTER LA
FIN DE SON JOURNAL

Avis mortuaires

Fleur fanée

La direction de l'Unil fait part du décès de Margueritte, un des nombreux moutons du campus. La pauvre bête s'est étranglée en mangeant les notes d'un jeune étudiant en Lettres. Le doyen de la faculté concernée se dit ravi que sa matière ait finalement pu nourrir quelqu'un.

Décès du décès

L'EPFL est fière d'annoncer la mort de la mort grâce à sa récente découverte en microbiologie du génôme. Dans la foulée, l'école polytechnique profite de faire part de la mort de la maladie, de la vieillesse et de la pauvreté et de la faim dans le monde, démontrant que le discours de son président pour Miss Suisse est fin prêt.

7 différences

Entre les deux images ci-dessous, de légers changements ont eu lieu. Ils sont au nombre de sept: saurez-vous les retrouver?

Image 1



Image 2



Dessin à relier

(Attention: pour les dessinateurs aguerris uniquement!)

Reliez les points selon l'ordre des numéros pour découvrir la forme cachée.

